

La longue fréquentation des morts

À propos de Browning, Kershaw, Friedländer – et Hilberg*

Florent Brayard

En 1996 paraissait en français un petit livre, à la fois magnifique et douloureux, mystérieusement intitulé *La politique de la mémoire*. S'il est habituellement classé sur l'étagère dévolue aux autobiographies d'historiens – le livre était sous-titré en anglais *The journey of a Holocaust historian*¹ – on pourrait tout aussi bien décider de le ranger avec les romans policiers, même si l'énigme que Raul Hilberg se proposait de résoudre était d'un genre particulier : « J'avais trente-cinq ans lorsque le premier mot [de *La destruction des Juifs d'Europe*²] fut imprimé. Qu'avais-je fait depuis, pendant ces trente et une années ? Que m'était-il arrivé³ ? »

La question avait surgi de manière inattendue quatre années plus tôt, en 1992, au moment de la parution anglaise d'*Exécuteurs, victimes, témoins*⁴. C'était un critique du *New York Times* qui l'avait formulée, dans un compte rendu défavorable

* Je remercie pour leur relecture et leurs remarques Jacques Revel, Carlo Ginzburg et Anne Simonin, ainsi que mes collègues du Centre Marc Bloch, en particulier Denis Thouard, Myriam Désert et Daniel Schönplflug.

1 - Raul HILBERG, *The politics of memory. The journey of a Holocaust historian*, Chicago, Ivan R. Dee, 1996 (trad. fr., *La politique de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1996).

2 - Raul HILBERG, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 1988. Une édition révisée a été publiée par Gallimard en 2006. La première édition anglaise, *The destruction of the European Jews*, a été publiée à Chicago par Quadrangle Books en 1961. Une première édition révisée en allemand, *Die Vernichtung der europäischen Juden. Die Gesamtgeschichte der Holocaust*, a été publiée à Berlin par Olle & Wolter en 1982.

3 - R. HILBERG, *La politique de la mémoire*, *op. cit.*, p. 15.

4 - Raul HILBERG, *Exécuteurs, victimes, témoins. La catastrophe juive, 1933-1945*, Paris, Gallimard, [1992] 1994.

où il rendait un hommage appuyé au premier ouvrage de l'auteur comme pour mieux souligner que les suivants ne se situaient pas au même niveau : « Que fait-on après avoir achevé un tel monument ? » À Boston, quelques jours plus tard, R. Hilberg ne put que constater l'absence de son nouveau livre sur les étals de la plus grande librairie de la ville. « Je rentraï à l'hôtel pour y déjeuner dans une salle à manger située juste au-dessus du restaurant qui donnait sur la rue et s'appelait *La dernière salve*. » La nourriture était bonne et la musique particulièrement mélancolique. « Et je fus soudain pris d'une tristesse indescriptible. C'était la fin, vraiment la fin, indépendamment de tout ce qui pouvait encore arriver. À cet instant précis, j'étais seul avec moi-même, prenant congé de la vie⁵. »

Justifier ces trois décennies, R. Hilberg le faisait dans ses Mémoires de plusieurs manières. En premier lieu, expliquait-il, il avait fallu batailler. Son premier livre s'était heurté à une forte incompréhension, en particulier en Israël, si bien qu'il avait fallu trente ans pour qu'il s'imposât enfin comme référence unanime et incontestée : ce que l'historien appelle justement sa « guerre de trente ans. » Qui plus est, il avait travaillé. La dernière section du livre, avant l'épilogue, s'intitule « Que peut-on encore faire ? » et décrit les différents projets qu'il avait menés à bien au cours de cette période : la deuxième édition de *La destruction*, l'édition critique du Journal d'Adam Czerniaków, le président du Conseil juif du ghetto de Varsovie⁶, son triptyque, enfin, sur les différents acteurs du génocide. Sans doute, il s'agissait là du plaidoyer *pro domo* d'un historien blessé qui ne faisait pas mystère de sa sensibilité à vif. C'était les autres qui s'étaient mis en faute : ils avaient été « incapables de voir plus loin », ils avaient lu « en diagonale », ils croyaient trouver « ailleurs la nouveauté »⁷.

En filigrane du livre, pourtant, c'était une tout autre réponse que R. Hilberg construisait, d'une manière un peu cachée : non pas une justification, mais un aveu qui n'arrivait pas à se dire en tant que tel. Cette proposition alternative empruntait la forme d'un syllogisme. Même incomplète (il en manquait la conclusion), la figure est si parfaite que l'on doit croire que l'historien, au meilleur de sa science du récit, l'avait composée en toute connaissance de cause, prenant seulement soin d'en disséminer les propositions à différents moments du texte. Les Mémoires s'ouvraient donc sur la question initiale qui précisait leur enjeu réel : « Qu'avais-je fait depuis, pendant ces trente et une années ? » Concernant ses années de formation, R. Hilberg soulignait, au milieu de l'ouvrage, l'importance qu'avait eu Franz Neumann. Il l'avait choisi comme directeur de thèse et l'hypothèse que le jeune étudiant avait développée, selon laquelle « la destruction des Juifs ne fut pas une opération centralisée⁸ », dérivait directement de *Béhémot*, le grand livre sur le fonctionnement polycratique du régime nazi auquel le nom de F. Neumann

5 - R. HILBERG, *La politique de la mémoire*, op. cit., p. 16.

6 - Adam CZERNIAKÓW, *Carnets du ghetto de Varsovie. 6 septembre 1939-23 juillet 1942*, préf. de R. Hilberg et S. Staron, Paris, La Découverte, 1996.

7 - R. HILBERG, *La politique de la mémoire*, op. cit., p. 185.

8 - *Ibid.*, p. 59.

est indissolublement attaché⁹. F. Neumann avait accueilli le sujet que lui soumettait son doctorant par ces quelques mots : « Vous l'aurez voulu. »

En 1954, R. Hilberg avait presque fini son manuscrit qu'un de ses amis lui suggérait de remettre au politologue avec un simple commentaire : « Je l'ai voulu. » Mais F. Neumann mourut subitement, laissant son élève « orphelin ». C'est à ce moment que, pour la première fois, le jeune homme se mit à réfléchir « à sa vie à lui ». *Béhémot* avait été écrit pendant la guerre et publié en 1942. F. Neumann avait ensuite occupé différents postes. « Pendant les sept dernières années de sa vie qu'il passa au département de droit public et administration de l'université Columbia, il jouit d'une réputation phénoménale. J'appris qu'au moment de sa mort, il dirigeait vingt-six thèses de doctorat. Il avait aussi publié des articles, qu'on citait avec révérence, sur des sujets comme 'pouvoir et anxiété'. Pour moi, ils ne comptaient pas. » Et R. Hilberg de poursuivre, posant la prémisse majeure du syllogisme : « Que peut faire de plus un homme qui a écrit *Béhémot*¹⁰ ? » Cette question, à mon sens rhétorique, se détachait du contexte temporel dans lequel s'inscrivait son beau portrait de F. Neumann : « C'est une question que je me pose aujourd'hui et que je n'aurais pas formulée à haute voix de son vivant, même s'il avait vécu plus longtemps. » La précision était ambiguë. Le mémorialiste ne disait pas s'il s'était formulé la question auparavant *par-devers soi* mais il affirmait seulement qu'elle n'était dicible qu'à un moment, en 1992, où F. Neumann, né en 1900, aurait selon toute probabilité été mort.

La mineure se rattachait au même présent de l'écriture, à ce début des années 1990 où R. Hilberg avait un instant douté, mais elle était introduite une centaine de pages plus loin, à la fin du livre. Les éditions allemande et hollandaise d'*Exécuteurs, victimes, témoins* avaient été publiées simultanément à l'édition anglaise, si bien que les critiques américaines négatives étaient contrebalancées par l'accueil enthousiaste que le livre reçut en Europe. Le désarroi n'avait duré que quelques semaines, le temps de passer d'un continent à l'autre, même si ses marques se feraient sentir sur plusieurs années et qu'il faudrait sans doute avoir fini ces Mémoires pour en sortir vraiment. R. Hilberg s'attardait en particulier sur un compte rendu d'Eberhard Jäckel qui avait mis en perspective ce nouvel ouvrage avec *La destruction des Juifs d'Europe* : « Un point très inhabituel lui apparut alors : mon sujet ne changeait pas, mais j'avais écrit un livre entièrement différent. » R. Hilberg s'était détaché de sa première manière, focalisée sur les structures, les mécanismes de décision, « en scrutant les individus. » On pourrait peut-être discuter cette analyse, mais l'important n'est pas là. E. Jäckel avait imaginé cette évolution en disant que l'historien-politiste « s'éloignai[t] de Neumann », et de fait, reconnaissait R. Hilberg, il avait « bel et bien quitté les terres de Neumann. » Mais, pour ce faire, E. Jäckel avait assimilé l'œuvre de l'un à l'œuvre de l'autre dans un parallèle que R. Hilberg résumait avec une phrase tranchante comme un couperet : « Si le

9 - Franz L. NEUMANN, *Behemoth: The structure and practice of national socialism*, Londres, V. Gollancz Ltd., 1942.

10 - *Ibid.*, p. 85.

Béhémoth de Neumann offrait la description classique du système nazi allemand, alors *La destruction des Juifs d'Europe* était le *Béhémoth* de l'anéantissement des communautés juives¹¹. »

Les deux prémisses étant posées, R. Hilberg se gardait de conclure : il rejetait cette conclusion, pourtant implacable, dans un autre temps à la fois hors et dans le livre – ce temps qui est celui de la lecture. On pourra trouver que le problème était mal formulé. R. Hilberg avait par exemple à sa disposition la ressource de raisonner en termes de genre pour distinguer *La destruction* et les livres qui suivirent qui, quelle que soit leur ambition systématique, relevaient plus de l'essai¹² et il est dommage qu'il ne l'ait pas saisie : chaque genre a sa noblesse ; simplement, ils ne se comparent pas. On pourrait en somme « épiloguer », si le mot n'était pas si négativement connoté. C'est ce à quoi, pourtant, je m'aventurerai en conclusion, et j'espère pour le bien. Car je crois que la construction secrète de *La politique de la mémoire* ne constitue pas une réponse cachée qui se substituerait à la précédente, plus bruyamment affirmée, une réponse ultime. À sa question initiale – « Qu'avais-je fait depuis, pendant ces trente et une années ? Que m'était-il arrivé ? » – R. Hilberg avait donné une troisième réponse qui, comme on le verra, se situe non pas dans un autre temps mais sur un autre plan.

Trajectoires

Dans l'avant-propos de ses Mémoires, R. Hilberg expliquait vouloir satisfaire la curiosité qu'il suscitait, aussi bien chez des personnes de sa connaissance que chez de parfaits inconnus : pourquoi, pour quels mobiles avait-il consacré une grande partie de sa vie à écrire l'histoire de la destruction des Juifs d'Europe¹³ ? Cette question revenait plus tard, presque à la fin du livre. En 1990, le succès de l'édition allemande de poche de *La destruction* s'accompagna d'une curiosité pour l'auteur : « Je ne cessai de me rendre en Allemagne pour faire des conférences et répondre à des interviews. Les Allemands examinaient en profondeur le contenu du livre, mais aussi sa genèse. Comment avais-je commencé ? Pourquoi ? » R. Hilberg était trop intelligent, à sa manière, pour ne pas comprendre que cette question, par un mécanisme limpide de déplacement, en cachait une autre : « Ils cherchaient, entre autres, une réponse à un mystère qui les troublait tout spécialement. Ils formulaient rarement le problème en termes succincts ou posaient carrément la question, mais un jour, à Berlin, un jeune me demanda simplement : 'Pourquoi avons-nous fait ça¹⁴ ?' »

Les pages qui suivent se proposent d'examiner l'œuvre de trois historiens éminents de l'extermination des Juifs, une œuvre construite dans les trois cas sur

11 - *Ibid.*, p. 181. J'ai repris ici et développé des éléments d'un compte rendu ancien : « Examen de conscience », *Les Inrockuptibles*, février 1997.

12 - Cela est vrai également pour son dernier ouvrage : Raul HILBERG, *Holocauste. Les sources de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2001.

13 - R. HILBERG, *La politique de la mémoire*, *op. cit.*, p. 9.

14 - *Ibid.*, p. 167.

plusieurs décennies, et de les soumettre à une question plus circonscrite. Non pas *pourquoi*, mais *comment*? Comment une vie entière de chercheur a-t-elle pu se trouver engagée? Comment cette recherche s'est-elle ensuite déployée? Et comment les hypothèses, les intuitions du départ ont-elles été ou non confortées, reconduites? Ces trois historiens sont Christopher Browning, Saul Friedländer et Ian Kershaw. Ils ont en quelque sorte suivi un trajet inverse de celui de R. Hilberg: il avait, à trente-cinq ans, publié son grand œuvre quand eux la commençaient à peine. Au moment de se lancer, ils avaient un poste et au moins un début de reconnaissance et ils avaient tous publié: leur thèse (laquelle, pour I. Kershaw, n'avait aucun lien avec le nazisme¹⁵), voire plusieurs ouvrages très remarquables¹⁶ dans le cas de S. Friedländer, plus âgé d'une douzaine d'années. Ces trois chantiers engagés vers la même période viennent tout juste de trouver leur aboutissement avec des publications presque simultanées, offrant de ce fait l'occasion d'une lecture croisée.

En 1983, Yad Vashem proposa à C. Browning d'écrire un volume consacré à la conception et la mise en place de la « solution finale de la question juive », dans le cadre d'une histoire générale de l'« Holocauste » confiée à différents auteurs. Du fait en particulier de la découverte de gisements majeurs d'archives après l'effondrement de l'Union soviétique, son livre, *The origins of the final solution*¹⁷, ne paraîtrait qu'en 2004 et trois ans plus tard en français. En fait, on pourrait faire remonter de deux années supplémentaires l'origine de ce volume, puisque c'est en 1981 que l'historien américain avait publié son article fameux « Zur Genesis der 'Endlösung' »¹⁸: son positionnement dans le débat naissant entre « fonctionnalistes » et « intentionnalistes » expliquait en effet pourquoi cette institution l'avait choisi. Or c'est bien la « genèse de la 'solution finale' », comme il l'écrit vingt-trois ans plus tard à la première ligne de son nouveau livre, qui constitue le sujet de celui-ci. Entre l'un et l'autre, l'article et le livre, il y a, comme on va le voir, plus qu'une identité de sujet.

Revenant sur l'origine de son histoire de l'extermination des Juifs, dont le second tome est paru en anglais en 2006, neuf ans après le premier, S. Friedländer décrit souvent l'échange épistolaire fameux avec Martin Broszat, en 1987, comme un événement déclenchant¹⁹. Il est vrai que s'y trouvaient mis en question à la fois la place et le crédit à accorder à la mémoire des victimes, que M. Broszat

15 - Ian KERSHAW, *Bolton priory: The economy of a northern monastery. 1286-1325*, Oxford, Oxford University Press, 1973.

16 - Saul FRIEDLÄNDER, *Hitler et les États-Unis (1939-1941)*, Genève, Librairie Droz, 1963; *Id.*, *Pie XII et le Troisième Reich. Documents*, Paris, Éd. du Seuil, 1964; *Id.*, *Kurt Gerstein ou l'ambiguïté du bien*, Paris, Casterman, 1967.

17 - Christopher R. BROWNING avec la coll. de Jürgen MATTHÄUS, *Les origines de la solution finale. L'évolution de la politique antijuive des nazis, septembre 1939-mars 1942*, Paris, Les Belles Lettres, [2004] 2007.

18 - Christopher R. BROWNING, « Zur Genesis der 'Endlösung'. Eine Antwort an Martin Broszat », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 29, 1981, p. 97-109.

19 - Saul FRIEDLÄNDER, « 'Das Primärgefühl der Fassungslosigkeit bewahren'. Saul Friedländer im Gespräch », *Den Holocaust Beschreiben. Auf dem Weg zu einer integrierten Geschichte*, Göttingen, Wallstein, 2007, p. 102; *Id.*, « Eine integrierte Geschichte des Holocaust », *Nachdenken über den Holocaust*, Munich, Beck, 2007, p. 154.

qualifiait sans précaution de « mythique ²⁰ ». Pourtant, dans ses grandes lignes, *L'Allemagne nazie et les Juifs* ²¹ avait déjà été imaginée une dizaine d'années plus tôt et exposée sous la forme d'un article programmatique « L'extermination des Juifs d'Europe ». Ce plaidoyer en faveur d'une « étude historique globale » enjoignait d'embrasser dans un même récit des éléments étudiés jusqu'alors de manière disjointe : « l'action exterminatrice des Nazis, les réactions (ou l'absence de réaction) de la société ambiante, le comportement des victimes ²² ». Ainsi, plus de trente ans s'étaient écoulés entre la première présentation du projet et son achèvement, dont la moitié avait été dédiée à l'écriture proprement dite.

Le troisième et dernier ouvrage discuté ici est un recueil d'articles de I. Kershaw publié à l'automne 2008, à l'initiative là encore de Yad Vashem : *Hitler, the Germans and the final solution* ²³. Quelles que soient ses qualités, qui sont grandes, il ne saurait être considéré comme le livre le plus important de l'auteur dont la monumentale biographie de Hitler, en deux volumes ²⁴, fait autorité. Il donne néanmoins un panorama très éclairant sur un quart de siècle de recherche – le premier article date de 1981 ; le dernier de 2006 – dont une grande partie se situe à l'ombre d'une formule « travailler en direction du Führer », qui a semblé si parfaitement définir le fonctionnement du régime nazi qu'on la retrouve jusque sous la plume de tel romancier prétendant dire comment c'était ²⁵. Pour le meilleur ou pour le pire, l'expression est entrée dans la langue.

Trois ouvrages, donc, signés par trois historiens d'envergure qui, par leurs qualités, ont dominé avec quelques autres le débat historiographique pendant plus qu'un quart de siècle. Trois manières également pour chacun de progresser dans son œuvre. Dans le cas de I. Kershaw, l'objet final, le recueil, prend une forme qui n'était pas prévue au départ même si sa structure très cohérente pourrait presque le laisser penser. Le génocide est en effet envisagé suivant différents angles qui reflètent les directions prises par la recherche de I. Kershaw : l'étude de l'opinion publique, le rôle de Hitler dans la mise en œuvre de la « solution finale » ou – un aspect moins développé ailleurs – celui des administrations régionales dans le lancement de l'extermination. Souvent inédits en volume, ces articles sont des

20 - Martin BROZAT et Saul FRIEDLÄNDER, « A controversy about the historicization of National Socialism », *New German Critique*, 44, 1988, p. 85-126.

21 - Saul FRIEDLÄNDER, *L'Allemagne nazie et les Juifs*, t. 1, *Les années de persécution (1933-1939)*, t. 2, *Les années d'extermination (1939-1945)*, Paris, Le Seuil, [1997] 1997 et [2007] 2008.

22 - Saul FRIEDLÄNDER, « L'extermination des Juifs d'Europe. Pour une étude historique globale », *Revue des Études juives*, XXXV/1-3, 1976, p. 113-144, ici p. 113. Les principaux éléments de cet article avaient été présentés lors d'une conférence en mars 1975 à New York : *Id.*, « Some aspects of the historical significance of the Holocaust », *Jerusalem Quarterly*, 1-1, 1976, p. 36-59.

23 - Ian KERSHAW, *Hitler, the Germans, and the final solution*, Jerusalem/New Haven, Yad Vashem/Yale University Press, 2008.

24 - Ian KERSHAW, *Hitler, 1889-1936. Hubris*, Paris, Flammarion, [1999] 1999 ; *Id.*, *Hitler, 1936-1945. Némésis*, Paris, Flammarion, [1999] 2000 ; *Id.*, *Hitler*, Paris, Flammarion, [2008] 2008.

25 - Jonathan LITTELL, *Les bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006, p. 522, par exemple.

contributions d'importance qui permettent à la fois de mieux comprendre certains aspects cruciaux de cette politique et de saisir le parcours de l'historien anglais. L'œuvre cependant demeure ailleurs, dans ses différents livres consacrés à Hitler, son « mythe ²⁶ », son « charisme ²⁷ », à l'opinion publique ²⁸ ou encore à l'historiographie du III^e Reich ²⁹.

Pour C. Browning, la commande de Yad Vashem avait en quelque sorte donné un programme de travail poursuivi avec persévérance pendant une vingtaine d'années, tel un arpenteur dressant patiemment l'immense territoire qu'on lui a alloué. À l'instar de ce qu'il avait fait avec son étude pionnière sur le ministère allemand des Affaires étrangères, jusqu'alors négligé ³⁰, C. Browning a choisi ensuite une série de sujets qui lui permettait de combler certaines des lacunes de l'historiographie et d'avancer, pierre après pierre, dans la construction de son édifice. Le croisement, en Serbie, de la politique de représailles menée par la Wehrmacht et de la politique antijuive, à l'automne 1941, lui permettait ainsi d'explorer la question de la collaboration entre armée et institutions sécuritaires, mettant au jour un cas devenu classique où la marche vers l'extermination totale n'était pas exclusivement imputable aux impulsions du centre, à l'Office central de sécurité du Reich (RSHA). Sa recherche sur le développement des camions à gaz faisait la jonction entre les massacres à l'arme automatique et les dispositifs de gazage, tels qu'ils seraient plus tard utilisés à Chelmno, à Belzec, ou, avec une autre technique, à Auschwitz. Enfin, son étude sur l'utilisation de ces camions en Serbie était d'autant plus importante que ce territoire avait été très précocement rendu *judenfrei*, « libre de Juifs ». Ces trois articles, à quoi s'ajoutait une synthèse sur « La décision concernant la solution finale », avaient été publiés dans des revues ou dans des actes de colloque, puis rassemblés en 1985 dans un volume au titre évocateur : *Fateful months* – des mois fatidiques ³¹. Trois autres volumes conçus suivant le même principe suivraient au cours des deux décennies suivantes, dont un seul, *Politique nazie, travailleurs juifs, bourreaux allemands*, a été publié en français ³². Puis l'ensemble de cette matière – ces analyses très neuves sur les politiques de transplantation, de ghettoïsation ou d'exploitation de la main-d'œuvre juive – serait finalement réinjecté dans la synthèse finale, ces *Origines de la solution finale*, qui perd pour les

26 - Ian KERSHAW, *Le mythe Hitler. Image et réalité sous le III^e Reich*, Paris, Flammarion, [1987] 2008.

27 - Ian KERSHAW, *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, [2000] 2001.

28 - Ian KERSHAW, *L'opinion allemande sous le nazisme. Bavière. 1933-1945*, Paris, Éd. du CNRS, [1983] 1995.

29 - Ian KERSHAW, *Qu'est-ce que le nazisme. Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, [1985] 1992.

30 - Christopher R. BROWNING, *The final solution and the German Foreign Office. A study of Referat D III of Abteilung Deutschland 1940-43*, New York, Holmes & Meier, 1978.

31 - Christopher R. BROWNING, *Fateful months: Essays on the emergence of the final solution*, New York, Holmes & Meier, 1985.

32 - Christopher R. BROWNING, *The path to genocide: Essays on launching of the final solution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993 ; *Id.*, *Politique nazie, travailleurs juifs, bourreaux allemands*, Paris, Les Belles Lettres, [2000] 2002 ; *Id.*, *Collected memories: Holocaust history and postwar testimony*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2003.

spécialistes un peu de sa nouveauté dans la mesure où une partie importante du travail avait déjà été publiée à deux reprises au fil des ans. C. Browning ne dérogea qu'une seule fois à cette méthode, avec ses *Hommes ordinaires*, l'extraordinaire étude que l'on sait sur *Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*³³.

Avec S. Friedländer, enfin, c'est encore un autre modèle. Les différentes contributions qu'il a pu donner par ailleurs durant la période où il écrivait ses deux volumes ne rentraient la plupart du temps pas dans le cadre strict de l'étude : un certain nombre d'articles abordaient la question de la mémoire et de la gestion du souvenir³⁴, d'autres contributions rentraient dans le cadre de grandes missions d'enquêtes qu'il avait co-dirigées – sur Bertelsmann sous le III^e Reich ou sur les rapports de la Suisse avec le régime nazi³⁵. Mais l'essentiel de son énergie semblait avoir été dédié à cette étude au terme de laquelle, à un moment, il avait cru ne pas parvenir³⁶. Par ailleurs, des trois ouvrages, celui de S. Friedländer est celui qui a le rapport le plus éloigné aux archives brutes, ceci dit sans préjudice dans la mesure où les publications de documents avaient, dans le cadre judiciaire du procès de Nuremberg, été précoces et massives, pour ne plus cesser ensuite et où, depuis une vingtaine d'années, les publications sont devenues si nombreuses qu'il est devenu impossible de les maîtriser toutes, rendant par contrecoup d'autant plus indispensables les synthèses, les récits généraux que ces trois livres, chacun à leur manière, proposent.

Intuitions

On peut rarement s'en empêcher : lire un livre d'histoire, sauf à l'utiliser comme un simple catalogue de faits, c'est aussi essayer de comprendre, en apprenti ou en orfèvre, comment c'est fait, suivant quelle logique l'auteur en est arrivé à penser, à produire ses résultats, suivant quels indices il en est venu à proposer une résolution du problème posé. Parfois, l'élément déclenchant a complètement disparu de l'objet final. Revenons un instant à R. Hilberg. Il n'est pas difficile de voir ce que ses analyses doivent à F. Neumann. On aurait été, à l'inverse, bien en peine de deviner, sans ses Mémoires, qu'il avait trouvé l'autre ressort central de son analyse dans une déclaration incidente d'un témoin juif, Rudolf Kastner, devant un tribunal : « On appliqua un plan d'opération presque identique dans tous les pays : les Juifs étaient d'abord marqués, puis isolés, dépouillés de tous leurs biens, déportés

33 - Christopher R. BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Paris, Les Belles Lettres, [1992] 1994.

34 - Saul FRIEDLÄNDER, *Memory, history and the extermination of the Jews of Europe*, Bloomington, Indiana University Press, 1993.

35 - Saul FRIEDLÄNDER *et al.* (dir.), *Bertelsmann im Dritten Reich*, Munich, Bertelsmann, 2002 ; *Id.*, *Switzerland, National Socialism and the Second World War. Final report*, Zürich, Pendo, 2002.

36 - S. FRIEDLÄNDER, « 'Das Primärgefühl der Fassungslosigkeit bewahren'... », art. cit., p. 103.

et gazés. » Et l'historien poursuivait : « Il apparaissait donc que l'anéantissement des Juifs se fit par étapes successives et que l'enchaînement fut partout le même. Or, si l'on songeait que l'appareil n'était pas unifié et qu'il ne suivit pas dès le début un plan de base bien défini, une action si réglée se révélait remarquable »³⁷. Toute *La destruction des Juifs d'Europe* n'est qu'une tentative d'explication de cette singularité. Chez d'autres, l'histoire de la recherche est entremêlée de manière volontaire ou non au récit. On voit bien, par l'importance qu'il lui donne dans la reconstruction des événements, quelle place a occupé, dans l'élaboration par Philippe Burrin de sa proposition chronologique, une correspondance de Reinhard Heydrich : le 6 novembre 1941, le chef du RSHA, officiellement en charge de la politique antijuive, revendiqua les aspects même les plus secrets et les moins reluisants de son action en s'autorisant de ce qu'« en plus haut lieu, la juiverie avait été désignée avec force comme l'incendiaire responsable en Europe, qui doit disparaître définitivement »³⁸ – une expression qui faisait supposer à P. Burrin que la décision d'extermination totale du judaïsme européen avait alors été déjà prise.

Dans d'autres cas, enfin, la permanence dans les récits successifs de faits relativement mineurs – lesquels, au vu de la progression des connaissances, auraient dû disparaître de l'intrigue – donne à ces faits la majesté d'un indice ou d'une preuve, ce qu'on appelle en anglais *evidence*. Car, dans toute reconstruction, il y a bien entendu une part spéculative, une intuition dont l'ampleur est disproportionnée à la finesse de l'indice. Si nous disposions d'un ordre explicite et daté de Hitler, la reconstruction du basculement dans le meurtre serait aisée : l'intuition n'y aurait aucune part. Or, on ne le sait que trop, tel n'est pas le cas. C. Browning l'expliquait déjà en 1985 :

*La recherche d'un seul document, à la fois concluant et accusateur, d'un « smoking gun » n'a pas été couronnée de succès et, selon toute vraisemblance, elle est vaine dans la mesure où un tel document n'a probablement jamais existé. La recherche d'éléments de preuve doit être en conséquence plus indirecte. On doit s'éloigner d'une vision centrée exclusivement sur Hitler et regarder plus attentivement ce que faisaient les Allemands aux échelons intermédiaires et inférieurs de la « machine de destruction » en train d'émerger*³⁹.

Chez l'historien américain, l'examen détaillé commença par une branche annexe de la « machine de destruction », le ministère allemand des Affaires étrangères (*Auswärtige Amt*), qui avait constitué le sujet d'une thèse dont il avait tiré son premier livre, d'emblée un classique, *The final solution and the German Foreign Office*⁴⁰. Ce choix était judicieux à bien des égards : par sa place stratégique dans un programme – la « solution finale » – à vocation supranationale, mais également du fait de la richesse des archives de ce ministère, sans comparaison avec les autres institutions, et à partir de laquelle de grands pans de l'histoire du génocide ont

37 - R. HILBERG, *La politique de la mémoire*, op. cit., p. 59.

38 - Philippe BURRIN, *Hitler et les Juifs. Genèse d'un génocide*, Paris, Éd. du Seuil, 1989.

39 - C. BROWNING, *Fateful months...*, op. cit., p. 7.

40 - *Ibid.*

été écrits (c'est dans ce fonds qu'a été retrouvé l'unique exemplaire rescapé, sur les trente produits, du compte rendu de la conférence de Wannsee). On pourrait cependant avancer que sa compréhension globale du phénomène avait été largement conditionnée par le corpus à partir duquel il avait commencé à l'étudier. C'est ce que je vais essayer de montrer à partir d'un document, cité de manière systématique pendant trente ans par C. Browning.

Il s'agit d'une lettre écrite par Paul Wurm, un reporter du journal *Der Stürmer* en poste à l'Est⁴¹, à son ami Franz Rademacher en charge des questions juives au ministère des Affaires étrangères. Datée du 23 octobre 1941, elle fut reçue par Rademacher le 25 octobre :

Cher camarade de Parti Rademacher !

Lors de mon voyage de retour de Berlin, j'ai rencontré un vieux camarade du Parti, qui travaille à l'Est au règlement de la question juive. Dans un futur proche, une grande partie de la vermine juive sera exterminée par des mesures spéciales⁴².

Sans vouloir forcer le trait, on pourrait dire que c'est cette lettre qui a conduit C. Browning à forger l'hypothèse selon laquelle, à ce moment, la décision de Hitler de tuer tous les Juifs était déjà tombée⁴³. Dans son premier livre en 1978, analysant ces quelques phrases, il faisait remarquer que les « mesures spéciales » à venir dans un futur proche ne pouvaient pas être confondues avec les massacres perpétrés à l'arme automatique par les *Einsatzgruppen* depuis un trimestre dans les territoires soviétiques conquis ; il postulait également que Wurm ne faisait pas référence aux seuls Juifs de l'Est, mais à tous les Juifs – d'Allemagne, de France, de Hongrie, etc. – qu'on avait l'intention d'y déporter. « Il n'est pas possible de ne pas conclure qu'à partir du 25 octobre 1941, Rademacher a compris que la déportation à l'Est dans le cadre de la solution finale signifiait la mort⁴⁴. »

Remettons les choses dans leur contexte. Depuis l'été, les *Einsatzgruppen*, ces forces spéciales de sécurité dépendant de Heinrich Himmler et de Heydrich, avaient parcouru l'arrière du front russe en exterminant un nombre de Juifs de plus en plus élevé et en sortant progressivement du cadre étroit de leurs premières instructions. Au début de l'été, seuls les hommes juifs exerçant des responsabilités dans le Parti (communiste) ou l'administration devaient être exécutés. Mais trois mois plus tard, déjà, les 29 et 30 septembre, ce sont plus de 33 000 Juifs de Kiev qui furent exécutés dans le petit ravin avoisinant de Babi Yar, par des membres de l'*Einsatzgruppe C*, renforcés par d'autres unités de sécurité. De ces massacres à grande échelle, le ministère des Affaires étrangères ne serait averti officiellement

41 - Sur Wurm, on se reportera à Magnus BRECHTKEN, « *Madagaskar für die Juden* ». *Antisemitische Idee und politische Praxis, 1885-1945*, Munich, Oldenbourg, 1997, p. 72-74.

42 - C. BROWNING, *Les origines de la solution finale...*, *op. cit.*, p. 391.

43 - *Ibid.* Il est à noter que cette lettre semblait à C. Browning d'autant plus remarquable qu'elle était écrite quelques jours après un autre document auquel l'auteur est tenté de donner une signification supérieure à celle qu'elle avait dans la réalité : l'interdiction d'émigration pour les Juifs allemands.

44 - C. BROWNING, *The final solution and the German Foreign Office...*, *op. cit.*, p. 67.

qu'en novembre, quand lui seraient adressés par Heydrich les rapports d'activité de ces unités. Mais peut-être, comme d'autres, Rademacher avait-il déjà reçu des informations sur ces massacres à grande échelle par des canaux moins officiels. Dans tous les cas, il avait été à même de prendre la mesure de la violence de la politique antijuive dans les territoires occupés par l'Allemagne lors d'une mission en Serbie, quelques jours avant de recevoir la lettre de Wurm. Les autorités militaires réclamaient depuis plusieurs semaines la déportation de plusieurs milliers d'hommes juifs en Roumanie ou dans cette partie de la Pologne occupée depuis 1939 et appelée Gouvernement Général, ou bien encore dans les territoires soviétiques conquis. Or ces déportations étaient impossibles, comme l'indiqua Adolf Eichmann qui suggéra simplement de fusiller les Juifs en question. Néanmoins, une mission fut diligentée, comprenant Rademacher et deux adjoints d'Eichmann. À l'arrivée des trois hommes à Belgrade, le 8 octobre, le problème avait déjà été résolu « aux trois quarts », comme l'expliqua le plus haut responsable militaire : sur les 3 500 hommes juifs dont on avait voulu se débarrasser, 2 000 avaient déjà été exécutés en « représailles » à la mort de plusieurs soldats allemands (suivant le ratio monstrueux de 100 otages fusillés pour un mort ou blessé allemand) et comme d'autres attaques avaient eu lieu, on escomptait passer les autres par les armes avant la fin de la semaine. Il n'était donc plus question pour eux de déportation⁴⁵. Mais, expliquait Rademacher, les femmes et les enfants devaient être envoyés dès qu'on en aurait « la possibilité technique », vraisemblablement après l'hiver, dans « les camps d'accueil à l'Est » dans le cadre de la « solution d'ensemble de la question juive »⁴⁶ : il était ainsi informé des projets du RSHA concernant les Juifs. La lettre de Wurm permettait donc à C. Browning, en reliant ces différents éléments, de construire la supposée prise de conscience par Rademacher que tous les Juifs allaient être déportés et mourir, soit par le travail forcé, soit dans des installations de mise à mort pour les Juifs « inaptes au travail » – dans des chambres à gaz.

Ce faisant, C. Browning avait en fait décrit sa propre prise de conscience : tout son travail, dans les différents articles qu'il publierait par la suite sur le processus décisionnel ayant conduit au meurtre des Juifs, reviendrait à démontrer que c'est parce qu'une décision de Hitler avait déjà été prise que Rademacher avait pu acquérir, en partie grâce à Wurm, la vision d'ensemble que C. Browning lui prêtait. Déterminer le plus précisément possible le moment où la décision de Hitler était intervenue n'est pas une occupation en soi, un jeu d'un genre particulier, le *dating game* suivant l'expression de Michael Thad Allen⁴⁷. Situer ce basculement était indispensable pour apprécier le comportement des membres du ministère des Affaires étrangères, remettre en perspective leurs initiatives ou leurs réactions.

45 - *Ibid.*, p. 56 sq.

46 - Rapport de Rademacher en date du 25 octobre 1941, reproduit in Kurt PÄTZOLD et Erika SCHWARZ, *Tagesordnung, Judenmord. Die Wannsee-Konferenz am 20. Januar 1942 ; eine Dokumentation zur Organisation der « Endlösung »*, Berlin, Metropol, [1992] 1998, p. 83.

47 - Michael Thad ALLEN, « Not just a 'Dating Game': Origins of the Holocaust at Auschwitz in the light of witness testimony », *German History*, 25-2, 2007, p. 162-191.

Trois ans plus tard, en 1981, ce débat permettrait à l'historien de s'élever contre les présupposés de l'école dite « fonctionnaliste », représentée par M. Broszat ou Hans Mommsen, qui tendait à minimiser le rôle personnel de Hitler dans la « solution finale » au profit d'une dynamique meurtrière générée par le seul système polycratique nazi⁴⁸. En 1985, il y reviendrait une nouvelle fois pour critiquer l'idée, avancée à nouveau par les fonctionnalistes et par quelques autres, selon laquelle on aurait, pour aller vite, finalement tué les Juifs parce que les revers militaires allemands auraient interdit les simples transplantations initialement prévues. En contextualisant le processus décisionnel, C. Browning avançait au contraire que les décisions les plus importantes avaient été prises dans l'« euphorie » d'une victoire considérée par Hitler comme d'ores et déjà acquise⁴⁹. La conclusion est d'importance : le sens de la « solution finale » n'est en effet pas le même suivant qu'elle avait été conçue par les nazis alors qu'ils succombaient à « la vision grisante d'une Europe toute entière à leur pied » ou quand ils commençaient à entrevoir la possibilité d'une défaite. C'est donc la signification même de l'événement qui peut se trouver directement engagée dans l'opération, apparemment futile, de datation.

Entre 1978 et 1985 le choix chronologique opéré par C. Browning lui avait permis d'intervenir dans différents débats. Il est vrai qu'au fil du temps il avait également raffiné ses arguments. En 1981, dans son article sur la « genèse de la solution finale⁵⁰ », il reprit certes le même postulat chronologique, utilisant la lettre de Wurm pour expliciter les schémas sur lesquels travaillaient les échelons inférieurs de l'administration, mais en élargissant son enquête dans divers autres gisements documentaires. La citation était ainsi encadrée par deux développements. Le premier se concentrait sur les deux grands témoins de la « solution finale », Eichmann et Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz. Leurs témoignages, concédait C. Browning, étaient souvent incohérents mais ils semblaient ne pas contredire son postulat chronologique de départ, voire le conforter. Le second développement se fondait sur les archives rassemblées pour le procès de Nuremberg et permettait à C. Browning d'établir de manière correcte que des installations de gazage étaient à l'époque en préparation dans les territoires soviétiques occupés, tandis qu'on prévoyait parallèlement d'y établir des grands camps de travail. L'historien citait en particulier un brouillon de lettre d'Erhard Wetzel, un membre du ministère de l'Est, indiquant que la chancellerie du Führer mettrait à disposition un spécialiste du gazage et qu'Eichmann était d'accord avec l'extermination des Juifs allemands déportés incapables de travailler. À mon sens, la lecture traditionnelle concernant ce dernier point est fautive⁵¹, mais cela importe peu ici : C. Browning disposait d'un document

48 - C. BROWNING, « Zur Genesis der 'Endlösung'... », art. cit.

49 - C. BROWNING, « The decision concerning the final solution », *Fateful months...*, *op. cit.*, p. 8-38.

50 - C. BROWNING, « Zur Genesis der 'Endlösung'... », art. cit., p. 101 pour la citation de Wurm.

51 - En fait, Eichmann n'avait, selon moi, donné son accord que pour l'extermination des Juifs soviétiques incapables de travailler, alors que les autres seraient expédiés à l'Est suivant un schéma proposé par Hinrich Lohse. Et il avait, par ailleurs, informé Wetzel du fait que des Juifs allemands allaient être envoyés à l'Est et que ceux capables

qui était supposé exprimer la même chose que la lettre de Wurm, et dont la crédibilité était sans comparaison. Wetzel, en effet, est un personnage parfaitement identifié et constitue une source sûre pour l'historien ; Eichmann est un rouage majeur de l'appareil de persécution des Juifs. À l'inverse, Wurm est un acteur très mineur et il est impossible de connaître sa source. En bonne logique, le document Wetzel rendait inutile la lettre de Wurm. Poursuivant sa démonstration, C. Browning renforçait l'idée enfin d'un appareil extensif d'extermination par des références aux camps de Chelmno, Belzec et Auschwitz pour lesquels, à ce moment de l'historiographie, on supposait à tort ou à raison qu'ils avaient connu leurs premiers préparatifs en octobre ou novembre 1941.

La démonstration fut encore développée par C. Browning en 1985 dans « La décision concernant la solution finale », sans être changée dans sa structure et avec toujours la même référence appuyée à Wurm⁵². Et il en était de même quinze ans plus tard, en 2000, quand parut en volume « Les décisions en vue de la solution finale⁵³ ». Dans le grand œuvre enfin, *Les origines de la solution finale*, quelques années plus tard, on retrouve à nouveau la lettre de Wurm qui occupe la première partie d'un paragraphe que C. Browning poursuit de la manière suivante :

Quelle coïncidence extraordinaire qu'en ce jour précis, le 23 octobre, lorsque Wurm rencontre des visiteurs venus de l'Est à Berlin parler de l'extermination des Juifs par des mesures spéciales, Eichmann ait rencontré à Berlin ses experts en déportation, y compris ceux de l'Est, pour discuter de la déportation imminente de 50 000 Juifs du Reich vers Riga et Minsk⁵⁴.

Une coïncidence extraordinaire ? C'est une manière de parler qui laisse souvent entendre qu'il doit y avoir plus que cela : en clair, Wurm aurait rencontré le 23 octobre un des participants à cette conférence ; celui-ci lui aurait délivré les informations qu'à son tour il se serait empressé d'évoquer par écrit à Rademacher ; et l'on peut même supposer que c'est ce dont parla Eichmann lors de cette réunion. Et nous nous trouvons là face à un triple problème. Tout d'abord, nous ignorons quand Wurm a rencontré son informateur : le jour de la rédaction de la lettre n'est qu'une pure hypothèse, et sans doute pas la plus vraisemblable. Le lieu de la rencontre est encore plus problématique : puisque c'était « lors [du] voyage de retour de Berlin », on peut exclure cette dernière ville. Alors où ? Dans le train qui le conduisait vers Munich, la ville qui figure sur l'en-tête imprimé de la lettre⁵⁵ ?

de travailler seraient contraints au travail forcé : Florent BRAYARD, *La « solution finale de la question juive »*. *La technique, le temps et les catégories de la décision*, Paris, Fayard, 2004, p. 309-310 et 354.

52 - C. BROWNING, « The decision concerning the final solution », art. cit., p. 27, pour la citation de Wurm.

53 - C. BROWNING, *Politique nazie, travailleurs juifs, bourreaux allemands*, op. cit., p. 68 pour la citation de Wurm.

54 - C. BROWNING, *Les origines de la solution finale...*, op. cit., p. 391.

55 - Je remercie Martin Kröger, de la Politisches Archiv, de m'avoir transmis une copie de cette lettre (Akte R 99396).

Enfin, dans la mesure où l'on ignore le lieu de la rencontre et l'identité de l'informateur, il est impossible de déterminer si ce dernier, comme le suppose C. Browning, était bien venu à Berlin sur convocation d'Eichmann. D'un autre côté, nous ignorons ce qu'a dit exactement Eichmann lors de la réunion au RSHA, mais il est hautement improbable qu'il ait alors fait la moindre allusion à la possibilité du meurtre immédiat⁵⁶ : la finalité de la rencontre était simplement l'organisation matérielle de cette première vague de déportation des Juifs allemands.

Si je relève ce point, ce n'est pas par souci de rétablir un fait en soi mineur, mais parce qu'il me semble que l'appariement des deux événements, leur mise en résonance, est en fait le signe que, contre toute attente, la démonstration de C. Browning était devenue au fil des ans de plus en plus difficile à tenir. En trente ans, un certain nombre des arguments de C. Browning étaient, pour la plupart de ses collègues, devenus obsolètes – j'y reviendrai. Pour emporter l'adhésion, consciemment ou non, l'historien américain avait forcé le trait.

Le cas de I. Kershaw est à certains égards plus fascinant encore dans la mesure où il avait décrit un type de comportement spécifique au nazisme avant même de le formaliser et de savoir comment le nommer. En 1992, l'historien anglais avait publié un article marquant intitulé « Un génocide improvisé ? L'émergence de la 'solution finale' dans le 'Warthegau' ⁵⁷ ». Il y proposait une nouvelle lecture de la suite d'événements qui avait conduit à l'ouverture de Chelmno au début du mois de décembre 1941, dans la région anciennement polonaise du Warthegau officiellement annexée au Reich au début de 1940. Traditionnellement on supposait, à l'instar de C. Browning, que la création de ce camp d'extermination, utilisant des camions à gaz, avait été le résultat d'un ordre donné par Himmler ou Hitler⁵⁸ en accord avec une décision préexistante d'exterminer les Juifs. I. Kershaw proposait un autre schéma dans lequel l'impulsion initiale avait été donnée par les instances locales, puis approuvée par Berlin et finalement mise en œuvre. La démonstration était d'autant plus élégante qu'elle ne s'appuyait pas sur des sources nouvelles, mais procédait par simple relecture de documents disponibles depuis longtemps. Dans cette magistrale étude de cas, l'historien anglais retraçait le

56 - On pourra songer par exemple au témoignage du subordonné d'Eichmann, Dieter Wisliceny, qui affirmait avoir pris part aux différentes réunions annuelles des délégués d'Eichmann. Selon lui, ce n'est qu'en 1942 qu'il avait appris que la déportation était suivie du meurtre (affidavit en date du 29 novembre 1946, documentation du procès de Nuremberg). Voir également Andrej ANGRICK, « Annihilation and labor. Jews and Thoroughfare IV in central Ukraine », in R. BRANDON et W. LOWER (dir.), *The Shoah in Ukraine: History, testimony, memorialization*, Bloomington, Indiana University Press, 2008, n. 114, p. 223.

57 - Ian KERSHAW, « Improvised genocide? The emergence of the 'final solution' in the 'Warthegau' », *Transactions of the Royal Historical Society*, 6^e série, 2, 1992, p. 51-78, repris dans *Hitler, the Germans, and the final solution*, op. cit.

58 - Voir, par exemple, Eugen KOGON, Hermann LANGBEIN et Adalbert RÜCKERL (dir.), *Les chambres à gaz, secret d'État*, Paris, Éd. de Minuit, [1983] 1984, p. 99-100. Sur la base d'un témoignage publié par E. Kogon, la même position a pu être soutenue encore récemment, mais sans trop de fermeté, par Shmuel KRAKOWSKI, *Das Todeslager Chelmno/Kulmhof. Der Beginn der « Endlösung »*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2007, p. 27.

contexte dans lequel le choix final avait été fait. Il rappelait qu'il avait été décidé, dès l'invasion de la Pologne, que les Juifs devraient être expulsés du Warthegau comme des autres territoires annexés. Plusieurs vagues de déportations furent organisées, sans jamais être mises en œuvre dans leur totalité, en particulier parce que le territoire de destination, le Gouvernement Général, ne pouvait supporter une arrivée aussi massive de Juifs. Le ghetto de Lodz fut créé comme une installation provisoire dans l'attente d'une déportation générale, laquelle cependant tardait à intervenir. Dès juillet 1941, certains responsables en contact régulier avec le RSHA envisageaient la possibilité de mettre à mort la partie considérée comme improductive de la population juive : c'était plus « humain », prétendait-on, que de les laisser mourir de faim ou de typhus dans un ghetto surpeuplé et insalubre. L'idée cependant était si nouvelle que son promoteur avait pris soin de la présenter à Eichmann comme une sorte de fantasmagorie : « Les choses sonnent en partie fantastiques, mais elles sont, à mon avis, tout à fait applicables. » En septembre 1941, Hitler décida de lancer la déportation des Juifs allemands. Une fois encore, le Gouvernement Général fut évoqué comme destination puis abandonné. Finalement, ce serait dans les territoires soviétiques occupés que seraient expédiés les Juifs, mais pour un contingent plus limité (60 000 Juifs réduits bientôt à 25 000 personnes) dont Himmler décida qu'ils seraient déportés à Lodz. Sur les négociations qui avaient dû s'engager, on ne savait rien, de même qu'on ignorait suivant quelles modalités la construction du camp de Chelmno avait été décidée. Le document le plus important était une lettre d'Arthur Greiser, le Gauleiter (civil) du Warthegau, mais, daté du 1^{er} mai 1942, il était tardif. Il commençait de la manière suivante :

*L'action approuvée par vous, après consultation du SS-Gruppenführer Heydrich, chef du RSHA, et qui consiste à appliquer le traitement spécial à environ 100 000 Juifs vivant dans mon Gau pourra être terminée d'ici à deux ou trois mois*⁵⁹.

La principale opération effectuée par I. Kershaw fut de se demander si, pour tardive que fût la lettre, son contenu ne renvoyait pas néanmoins à une période plus ancienne, celle de la conception de Chelmno. Dès le début du mois de juin 1942, en effet, c'était déjà presque 100 000 Juifs qui avaient été exterminés dans des camions à gaz depuis l'ouverture du camp au début du mois de décembre 1941. L'autorisation avait donc dû être donnée un peu en amont du début du massacre, en octobre ou novembre, c'est-à-dire au moment où se négociait l'accueil des 25 000 Juifs (et Tziganes) allemands. Ainsi en contrepartie de cette arrivée aurait pu être donnée l'autorisation d'exterminer « pour faire de la place » quatre fois plus de Juifs locaux, classés comme inaptes au travail. Dans ce cas – et la formulation de la lettre ne le prouvait que trop – l'idée de cette tuerie contingentée était venue des responsables locaux puis avait été approuvée par Himmler après consultation de Heydrich, officiellement en charge de la « solution finale ».

59 - Je reprends la traduction que j'ai donnée dans F. BRAYARD, *La « solution finale de la question juive »...*, op. cit., p. 431-432.

Depuis lors, de nouveaux documents d'archives ont corroboré l'hypothèse centrale de I. Kershaw, tout en corrigeant certains aspects⁶⁰, et je crois qu'on pourrait également proposer une autre chronologie pour cette autorisation de tuer, en se basant sur une nouvelle source, l'agenda professionnel de Himmler découvert entre-temps⁶¹. L'essentiel n'est pas là. Il tient en ce que I. Kershaw avait fait une proposition inédite concernant la dynamique de la prise de décision nazie. Il se situait en quelque sorte à mi-chemin des deux grands courants historiographiques de l'époque : les « intentionnalistes » pour lesquels tout prenait naissance dans un ordre ou une série d'ordres donnés au plus haut niveau suivant un plan concerté ; et les « fonctionnalistes » pour lesquels les impulsions radicalisant le traitement des Juifs venaient de la base, des différents territoires allemands ou occupés, étaient approuvées au sommet et, s'emboîtant les unes dans les autres, formaient au bout du compte une politique qui prenait seulement à terme sa cohérence⁶². Pour I. Kershaw, des initiatives pouvaient certes venir de la base, comme il en avait fait la démonstration, mais elles ne pouvaient s'inscrire qu'à un moment où, au sommet, des réflexions similaires étaient développées même si, dans l'atmosphère d'*improvisation* (et voilà la justification du titre) qui régnait alors, elles ne s'étaient pas encore transformées en plan cohérent et en ordres systématiques. En effet, en se fondant à la fois sur C. Browning et sur P. Burrin, l'historien anglais tenait pour « au-delà du doute raisonnable⁶³ » que c'était en octobre 1941 que Hitler aurait décidé l'extermination de l'ensemble des Juifs, une décision dont les responsables locaux avaient pu être informés. Leur initiative s'inscrivait donc dans le cadre assez lâche des pratiques validées au sommet mais non encore mises en œuvre de manière systématique.

Le rôle propre de Hitler dans l'émergence d'une politique de génocide systématique était principalement d'exprimer la nécessité d'une solution « radicale » de la « question juive » et d'autoriser et approuver des initiatives qui lui étaient soumises par ceux – avant tout Himmler et Heydrich – enrégés à traduire les souhaits du Führer en objectifs politiques pratiques⁶⁴.

60 - Peter KLEIN, « Die Rolle der Vernichtungslager Kulmhof (Chelmno), Belzec und Auschwitz-Birkenau in den frühen Deportationsvorbereitungen », in D. DAHLMANN et G. HIRSCHFELD (dir.), *Lager, Zwangsarbeit, Vertreibung und Deportation: Dimensionen der Massenverbrechen in der Sowjetunion und in Deutschland 1933 bis 1945*, Essen, Klartext, 1999. Un rapport d'écoute téléphonique indique que l'initiative venait bien de l'échelon local (des instances civiles cependant, et non pas des instances sécuritaires comme le supposait I. Kershaw) et que Berlin, ou en tout cas certaines instances à Berlin, n'était pas forcément au courant.

61 - F. BRAYARD, *La « solution finale de la question juive »...*, op. cit., p. 431-432.

62 - Voir en particulier I. KERSHAW, « Hitler and the Holocaust », *Hitler, the Germans and the final solution*, op. cit., p. 237 sq. Une version antérieure de ce chapitre a été publiée en français dans *Id., Qu'est-ce que le nazisme ?...*, op. cit.

63 - I. KERSHAW, « Improvised genocide?... », art. cit., p. 77.

64 - *Ibid.*, p. 78.

On voit bien qu'une telle phrase portait en germe, déjà, les ressorts de la biographie de Hitler que I. Kershaw écrirait au cours des années suivantes. Mais elle était aussi la première expression d'un concept de mode d'action qui ne trouverait sa forme définitive qu'au cours des mois suivants. Dans sa préface, il raconte : « J'avais été très frappé par un document [dans un recueil] reproduisant un discours de routine d'un fonctionnaire nazi en 1934, qui déclarait que 'c'est le devoir de chacun de travailler en direction du Führer suivant les lignes qu'il souhaiterait'. Je n'avais pas encore commencé ma biographie à ce moment, mais je savais à présent ce que serait le leitmotiv explicatif⁶⁵. » Auparavant, cependant, I. Kershaw écrivit un article dans lequel, comparant nazisme et stalinisme, il définissait la notion, spécifique à l'Allemagne nationale-socialiste, du « travail en direction du Führer ». Après avoir reproduit la citation, il écrivait : « Ces commentaires disent à demi-mot la manière dont 'l'autorité charismatique' fonctionnait sous le III^e Reich – anticipation des souhaits supposés de Hitler et de ses intentions comme 'directives pour l'action' et certitude que les actions qui s'accordaient à ces souhaits et intentions seraient approuvées et confirmées⁶⁶. » Cette notion pouvait, selon I. Kershaw, être prise dans un sens littéral, dans le cadre du parti ou de la SS, mais également dans un sens plus indirect où la dimension idéologique serait plus restreinte, voire inexistante. « Individus cherchant un gain matériel à travers leur avancement de carrière dans la bureaucratie du Parti ou de l'État, petit patron cherchant à détruire son compétiteur à travers une accusation concernant son 'aryanité' ou citoyens ordinaires prenant leur revanche sur leurs voisins en les dénonçant à la Gestapo, tous, dans un sens, 'travaillaient en direction du Führer'. » Et il alignait ensuite d'autres exemples par lesquels il montrait que la motivation des actions en question était négligeable pour autant que leur résultat fût en accord avec les buts affichés.

L'emploi de cette notion de « travail en direction du Führer » aurait été parfaitement approprié dans son article sur le Warthegau : elle n'y figure pas et pour cause ; c'est seulement dans la biographie de Hitler qu'il employa l'expression à propos du Warthegau⁶⁷. Ce que Greiser avait voulu, c'était se débarrasser des Juifs en ce qu'ils lui posaient des problèmes réputés insolubles en termes sanitaires, d'alimentation, de logement, de sécurité, etc. Et il se trouvait qu'en demandant leur mise à mort, il concourait au grand dessein exterminateur décidé par Hitler. Dans le champ parfois conceptuellement limité de l'historiographie du nazisme, la notion, très souple, connut un succès immédiat, dans la mesure où elle permettait d'expliquer la radicalisation du régime sans supposer à priori l'adhésion totale et universelle du peuple allemand à l'idéologie nazie et sans construire la figure d'un dictateur omnipotent. Elle devint en quelque sorte la marque de fabrique de I. Kershaw : c'est sous le titre, peut-être mâtiné d'humour *british*, de *Working towards*

65 - I. KERSHAW, *Hitler, the Germans and the final solution*, op. cit., p. 20.

66 - Ian KERSHAW, « 'Working towards the Führer'. Reflections on the nature of Hitler dictatorship », *Contemporary European History*, 2-2, 1993, p. 103-118, repris dans *Hitler, the Germans and the final solution*, op. cit., citation p. 42.

67 - I. KERSHAW, *Hitler. 1936-1945...*, op. cit., p. 386 et 1194.

the Führer que fut publié en 2003 un volume d'hommage à l'historien anglais entre-temps anobli⁶⁸ et l'on a découvert depuis lors qu'en Chine, lors de la « révolution culturelle », les gardes rouges pouvaient également « travailler en direction »... du Grand Timonier⁶⁹.

Contre-épreuve

Entre-temps, cependant, tout avait changé. Reprenons brièvement les arguments avancés par C. Browning pour conforter l'intuition initiale résultant de la lettre de Wurm. Il avait sans doute été le premier à affronter les contradictions du témoignage de Höss mais, parmi les différentes versions que celui-ci avait données, il avait choisi celle, la plus tardive, qui s'accordait le mieux à sa propre démonstration, comme si le témoin devait forcément moins se tromper ou moins mentir au fil des témoignages. Sous l'impulsion en particulier de Karin Orth, il est devenu clair que la version pour laquelle il avait opté – celle d'un ordre de Himmler dès l'été 1941 – n'était pas tenable du fait des contradictions internes et externes insurmontables qu'elle entraînait⁷⁰. Il fallait dissocier le premier essai de gazage au Zyklon B en septembre 1941 sur des prisonniers de guerre soviétiques et des malades du camp, et la transformation d'Auschwitz en camp d'extermination l'année suivante, à un moment sur lequel on n'arrive pas à se mettre d'accord tout en constatant que c'est seulement en août 1942 que les plans des quatre grandes installations combinées de gazage et crémation commenceraient à être dressés⁷¹. En clair, il n'y avait pas eu d'ordre de Himmler à Höss durant l'été 1941 et l'évolution d'Auschwitz à ce moment précis n'avait rien à voir avec la « solution finale ». Pour le camp de Chelmno, la position de C. Browning se trouvait affaiblie, mais légèrement seulement, dans la mesure où la proposition de I. Kershaw faisait aller de conserve l'évolution au sommet et à la base⁷². Néanmoins, on était loin d'un ordre d'extermination totale qui, à

68 - Anthony McELLIGOTT et Tim KIRK (dir.), *Working towards the Führer: Essays in honour of Sir Ian Kershaw*, Manchester, Manchester University Press, 2003.

69 - Roderick MACFARQUHAR et Michael SCHOENHALS, *Mao's last revolution*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2006, cité par Pierre-Emmanuel DAUZAT, « Travailler et traduire en direction du Führer, de Mao et de quelques autres », *Cités*, 36, 2008, p. 27-36. Je le remercie de m'avoir transmis son article.

70 - Karin ORTH, « Rudolf Höß und die 'Endlösung der Judenfrage'. Drei argumente gegen deren Datierung an den Sommer 1941 », *Werkstattgeschichte*, 18, 1997, p. 45-57. C. Browning reconnaît ce point dans C. BROWNING, *Origines de la solution finale...*, *op. cit.*, p. 538, note 207.

71 - Voir Karin ORTH, *Das System der nationalsozialistischen Konzentrationslager. Eine politische Organisationsgeschichte*, Hamburg, Hamburger Edition, 1999, p. 113 sq. ; Jean-Claude PRESSAC, *Les crématoires d'Auschwitz. La machinerie du meurtre de masse*, Paris, Éd. du CNRS, 1993 ; Jan-Erik SCHULTE, « Vom Arbeits- zum Vernichtungslager. Die Entstehungsgeschichte von Auschwitz-Birkenau. 1941/42 », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 50-1, 2002, p. 41-69 ; F. BRAYARD, *La « solution finale de la question juive »...*, *op. cit.*, p. 131 sq. et p. 253 sq.

72 - C. BROWNING, *Les origines de la solution finale...*, *op. cit.*, p. 388.

peine émis, aurait entraîné la création de ces deux sites d'extermination (d'autant plus que les sites d'extermination envisagés plus à l'Est n'avaient finalement jamais été réalisés).

Restait le camp de Belzec (dont on pensait à présent que sa création devait également beaucoup à une dynamique locale⁷³) et le témoignage, indissociable, d'Eichmann. Là encore, la crédibilité du témoin était mise en doute, moins d'ailleurs dans la véracité de certains faits rapportés que dans leur positionnement chronologique. Dès ses premières interviews en Argentine, Eichmann avait construit une longue séquence d'événements comprenant l'annonce par Heydrich de la décision de Hitler d'exterminer tous les Juifs, une première mission à Belzec suivie de nombreuses autres, à Chelmno, Auschwitz ou Lemberg. Il associait le début de cette séquence à deux voyages à Minsk, que C. Browning plaçait, à la suite du témoin, à l'automne 1941. Pourtant, la découverte de l'agenda professionnel de Himmler a permis de dater avec certitude le second voyage de la mi-août 1942⁷⁴ : on devait donc conclure que cette mission avait bien eu lieu, mais beaucoup plus tard qu'on n'imaginait. Qui plus est, Christian Gerlach proposa, avec une argumentation impressionnante, de situer la première visite au début du mois de mars 1942⁷⁵. Menacé d'être privé de la base principale de son argumentaire, l'historien américain changea plusieurs fois de démonstration, sans réellement convaincre : en somme, il fallait continuer à croire qu'Eichmann avait bien appris l'ordre d'extermination totale en octobre 1941 même si les raisons pour lesquelles on devait le croire changeaient à mesure que cette datation était contestée⁷⁶. Dans le même temps, des propositions alternatives de reconstitution du processus décisionnel sont apparues, convergeant pour la plupart vers une décision prise par Hitler en décembre 1941, au moment de l'entrée en guerre des États-Unis⁷⁷. Tout se serait ainsi passé

73 - Dieter POHL, *Von der « Judenpolitik » zum Judenmord. Der Distrikt Lublin des Generalgouvernements 1939-1944*, Francfort, Peter Lang, 1993, p. 101 ; P. KLEIN, « Die Rolle der Vernichtungslager Kulmhof (Chelmno)... », art. cit., p. 477. C. BROWNING, *Les origines de la solution finale...*, *op. cit.*, reprend ces conclusions p. 383.

74 - Peter WITTE (dir.), *Der Dienstkalender Heinrich Himmlers 1941/42*, Hambourg, Christians, 1999, p. 513.

75 - Christian GERLACH, « The Eichmann interrogations in Holocaust historiography », *Holocaust and Genocide Studies*, 15-3, 2001, p. 428-452.

76 - C. BROWNING, « The decision concerning the final solution », art. cit. ; *Id.*, « La politique nazie. Les décisions en vue de la solution finale », *Politique nazie, travailleurs juifs, bourreaux allemands*, *op. cit.* (où l'historien ne craint pas de transformer pour les besoins de sa démonstration la double bataille de Minsk-Bialistok en double bataille de Vyazma-Bryansk, p. 64) ; *Id.*, « Perpetrator testimony. Another look at Adolf Eichmann », *Collected memories. Holocaust history and postwar testimony*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2003, p. 33-36.

77 - Leendert Johan HARTOG, *Der Befehl zum Judenmord. Hitler, Amerika und die Juden*, Bodenheim, Syndikat-Buchges., 1997 ; Christian GERLACH, *Sur la conférence de Wannsee : de la décision d'exterminer les Juifs d'Europe*, Paris, Liana Levi, [1997] 1999 ; Peter LONGERICH, *Politik der Vernichtung. Eine Gesamtdarstellung der nationalsozialistischen Judenverfolgung*, Munich, Piper, 1998 ; Dieter POHL, *Holocaust, Die Ursachen, das Geschehen, die Folgen*, Freiburg, Herder, 2000 ; F. BRAYARD, *La « solution finale de la question juive »...*, *op. cit.* ; S. FRIEDLÄNDER, *L'Allemagne nazie et les Juifs*, t. 2, *Les années d'extermination...*, *op. cit.*

comme si la prophétie qu'il avait faite en 1939 devait effectivement se réaliser au moment où les conditions explicites de sa réalisation, la guerre mondiale, étaient réunies – comme si cette « prophétie » se transformait alors en énoncé performatif. Et il s'est même trouvé que l'hypothèse d'une prise de décision en octobre soit battue en brèche dans le propre livre de C. Browning, par Jürgen Matthäus, à qui il a confié, entre autres, le chapitre sur les massacres de très grande ampleur commis dans les territoires soviétiques occupés à l'été 1941 : à l'inverse de son coauteur, l'historien allemand n'y voit pas le résultat d'un ordre régional ou plus encore global, introuvable pour l'année 1941⁷⁸. C'est ainsi le sort de certains ouvrages, portés pendant de longues années, que d'être de grands livres, même si leur hypothèse centrale, au regard de l'état historiographique au moment de leur publication, peut être considérée sinon comme dépassée, du moins comme très discutée.

Il s'agit là d'un type classique d'obsolescence, en l'occurrence partielle : l'intuition se trouve simplement démentie par les faits. Il existe un autre risque – paradoxal – le succès. Car on encourt alors le danger qu'à force d'être répétée, une formule se banalise, qu'employée de manière trop systématique elle perde sa substance. Ce danger, c'est celui à mon sens qui menace la notion de « travail en direction du Führer » dont l'usage, de manière problématique, est trop focalisé sur la politique d'extermination des Juifs. Dans tel livre récent, on pourra ainsi trouver l'expression employée une vingtaine de fois : dès qu'un subalterne prend une initiative radicale concernant les Juifs et qu'il n'est pas désavoué, il est réputé avoir travaillé « en direction du Führer ». Une telle description rend, je crois, mal compte de la dynamique à l'œuvre dans la « solution finale ». Qui plus est, elle met également à mal la notion elle-même, même si un tel gauchissement était en germe dans l'usage du concept par I. Kershaw lui-même, une fois sa biographie achevée. Dans son *Hitler*, il avait su faire un emploi parcimonieux de l'expression, prenant garde que le « leitmotiv » ne se transforme en rengaine. Dans le premier volume, ainsi, une fois la notion exposée, l'historien anglais ne donne qu'un seul cas concret dans le domaine économique⁷⁹, et il n'est pas inintéressant d'ailleurs qu'il soit négatif. Les occurrences étaient plus nombreuses dans le second volume portant sur la période 1936-1945, mais I. Kershaw avait pris soin de tester la validité de son concept sur un large éventail de cas. Certains concernaient la politique anti-juive : les fonctionnaires émettant des mesures anti-juives en 1938, les bénéficiaires de l'aryanisation, Joseph Goebbels organisant en novembre de la même année la « Nuit de cristal », Himmler faisant massacrer à grande échelle les Juifs soviétiques, ou encore les responsables du Warthegau demandant à l'automne 1941 l'extermination des Juifs improductifs, tous travaillaient « en direction du Führer ». Mais le principe pouvait s'appliquer à d'autres domaines. Travaillaient également « en

78 - Dans le chapitre qu'il consacre à « L'opération Barbarossa et le début du génocide des Juifs », Jürgen Matthäus insiste ainsi sur « l'absence d'un processus de décision centralisé » ou sur l'inexistence d'un « plan préconçu, logique ou centralisé » : C. BROWNING, *Les origines de la solution finale...*, *op. cit.*, p. 129.

79 - I. KERSHAW, *Hitler. 1889-1936...*, *op. cit.*, p. 760. J'ai relevé dans les deux volumes toutes les occurrences de l'expression, mais pas des éventuelles paraphrases.

direction du Führer » les militaires haut gradés augmentant l'arsenal militaire allemand, les planificateurs économiques qui soutenaient en 1936 une vision autarcique de l'économie dont le corollaire à terme était une politique expansionniste, les divers activistes relayant les slogans anticatholiques en 1937, les responsables civils des territoires occupés polonais soucieux dès 1939 de les germaniser, les participants à l'opération d'« euthanasie » des malades mentaux, les stratèges planifiant dès l'été 1940 l'invasion de l'URSS ou ceux qui acceptèrent de revoir leur tactique au printemps 1942⁸⁰. Et Roland Freisler, président du « Tribunal du peuple », la plus haute instance judiciaire, en faisait de même en envisageant sa tâche comme essentiellement politique et en coupant les têtes à tout va.

En 2000, I. Kershaw publia un long article sur « Hitler et l'Holocauste ». Dans ce splendide survol de l'historiographie récente, il prenait en compte les évolutions les plus récentes sur les problèmes de chronologie, rejetant comme improbable l'hypothèse d'une décision en octobre 1941, celle-là même qu'il jugeait « au-delà du doute raisonnable » quelques années plus tôt. Ainsi progresse la connaissance. En exposant et critiquant les différentes interprétations proposées concernant le rôle de Hitler dans la gestion de la « solution finale », l'historien cherchait à dégager un espace entre la vision d'un « dictateur faible » promue par les fonctionnalistes et la stylisation de Hitler comme un dictateur omnipotent dont la volonté, suivant les intentionnalistes, ne faisait qu'être mise en musique par ses subordonnés. C'est cet espace qu'il essaierait de formaliser dans un article important cinq ans plus tard sur « le rôle de Hitler dans la 'solution finale' ». Définir ce rôle est une véritable gageure, comme on le sait, du fait du manque d'archives et parce que les principaux subordonnés de Hitler sont morts. Pour sortir de cette impasse, I. Kershaw propose un modèle inédit, par lequel un certain nombre de discours publics ou secrets de Hitler auraient constitué autant de « feu verts », lesquels auraient pu trouver leur accomplissement dans une série parallèle « d'auto-risations secrètes⁸¹ ».

L'exemple emblématique de I. Kershaw est le discours secret de Hitler devant les plus hauts responsables du Parti, le 12 décembre 1941, dont C. Gerlach, dans un article fameux⁸², avait fait l'annonce d'une « décision fondamentale » concernant l'extermination des Juifs. Goebbels avait résumé dans son Journal ce qu'avait dit Hitler, en particulier concernant les Juifs :

Pour ce qui concerne la question juive, le Führer est résolu à faire table rase. Il a prophétisé aux Juifs qu'ils subiraient la destruction s'ils provoquaient encore une guerre mondiale. Cela n'était pas qu'une phrase. La guerre mondiale est là, la destruction des Juifs doit en être la conséquence nécessaire. C'est une question à considérer sans aucune sentimentalité. Nous ne sommes pas là pour avoir pitié des Juifs, mais bien du peuple allemand.

80 - I. KERSHAW, *Hitler. 1936-1945...*, op. cit.

81 - I. KERSHAW, « Hitler's role in the 'final solution' », *Hitler, the Germans and the final solution*, op. cit., p. 101. L'article avait été publié en italien dans Marina CATTARUZZA et al., *Storia della Shoah*, Turin, UTET, 2005.

82 - C. GERLACH, *Sur la conférence de Wannsee...*, op. cit.

Pourtant, comme le faisait remarquer I. Kershaw, cette « annonce » n'avait pas été comprise comme telle par les auditeurs, comme si elle était passée à peu près inaperçue. À peu près, car revenant de Berlin où il avait entendu le discours, Hans Frank le plagierait devant ses subordonnés en ajoutant qu'on lui avait affirmé à Berlin qu'on ne prendrait pas en charge les Juifs de son territoire, le Gouvernement Général, et qu'il fallait les exterminer sur place, suivant des modalités qui restaient encore très vagues. Bientôt, on commencerait à effectuer les premiers préparatifs. I. Kershaw résumait :

Hans Frank et ses subordonnés n'avaient pas besoin d'ordre spécifique de Hitler. Ils comprenaient très bien ce qu'avait signifié la répétition de la « prophétie » : le temps était arrivé de s'occuper des Juifs de manière définitive. La « prophétie » avait servi de courroie de transmission entre la conviction intérieure de Hitler selon laquelle la guerre entraînerait la destruction finale du judaïsme européen et les actions de subordonnés, déterminés à faire tout ce qu'ils pouvaient pour « travailler en direction du Führer », en transformant les souhaits supposés de Hitler en réalité⁸³.

Pour frappant qu'il soit, l'exemple me semble porter à faux. En effet, il est évident que Frank ne s'autorisait pas seulement du discours de Hitler pour déclarer que les Juifs polonais allaient être exterminés. Il était venu à Berlin pour négocier leur transplantation, laquelle avait été refusée, et c'est à l'évidence par Himmler ou par Heydrich que ce refus avait été exprimé. Car le gouverneur civil du Gouvernement Général ajoutait dans son discours quelques phrases que I. Kershaw ne reproduit pas : « Ces mesures seront mises au point pendant des délibérations qui auront lieu dans le Reich. Le Gouvernement Général, comme le Reich, doit être débarrassé des Juifs. Où et comment seront réalisés ces desseins, sera l'affaire des services que nous devons désigner et créer sur place. » Ainsi l'extermination des Juifs dans le Gouvernement Général se trouvait dès ce moment intégrée à un dispositif plus large, contrôlé au centre et sur lequel ces autorités périphériques n'avaient que peu de marge de manœuvre : cet état de fait, il ne l'avait construit de lui-même, il lui avait été imposé par ceux qui contrôlaient ce programme, Himmler et Heydrich.

Pourtant, l'idée d'un « feu vert » délivré lors du discours du 12 décembre me semble particulièrement judicieuse. Il avait été en effet délivré à demi-mot, laissant à l'auditeur la possibilité de le saisir ou non, suivant son horizon d'attente. Le problème est alors de distinguer ceux qui avaient compris et ceux qui ne s'étaient aperçus de rien. Goebbels, bien qu'ayant résumé ce discours secret dans son Journal, ne l'avait ainsi pas compris : il interrogea certes Hitler, quelques jours plus tard, sur la politique antijuive ; en tant que Gauleiter de Berlin, il fit une fois de plus pression pour la déportation rapide des Juifs de la capitale, mais il se contenta des propos à la fois radicaux et banals de Hitler : « Les Juifs doivent tous être expulsés à l'Est. Ce qui leur adviendra là-bas ne peut pas nous intéresser beaucoup.

Ils se sont souhaités ce destin. » Le propos était funeste, mais Hitler ne disait en somme guère plus que ce qu'il avait déjà annoncé au cours de l'été ou de l'automne précédent. Il est à l'inverse particulièrement significatif que, dans l'ordre du jour qu'avait préparé Himmler pour sa réunion avec Hitler, le 18 décembre, figurât ce point : « Question juive ». Lui avait bien saisi que, dans le message de Hitler, quelque chose de plus radical avait été signifié et que ce quelque chose concernait *dans son ensemble* ce vaste domaine que ces deux mots, « question juive », recouvraient. À la question qu'il posa, comme on le sait, il lui fut répondu : « À exterminer en tant que partisans⁸⁴. »

L'une des difficultés à laquelle se trouve confronté l'historien est qu'on ignore, faute de sources, ce que les deux hommes s'étaient dit ce jour-là et que Himmler avait résumé en quelques mots lapidaires. C'est à cause de ces lacunes documentaires que I. Kershaw – qui ne cite pas ici cette réunion – peut imaginer que Hitler se serait toujours contenté d'approuver les propositions faites par ses subordonnés aiguillonnés par ses rappels constants de la « prophétie » : il essaie de prouver la validité de son paradigme jusque dans la conduite de la politique anti-juive qui constituait le cœur de l'idéologie et des pratiques nazies. À mon sens, concernant cette validité restreinte, il échoue à convaincre et met du même coup en péril sa validité générale et, ce, alors même que la pertinence de son schéma explicatif est unanimement reconnue dans d'autres cas. Pour un certain nombre de réunions, en effet, il est possible de reconstituer leur contenu probable en procédant comme C. Browning avait proposé de le faire, trente ans plus tôt, en recherchant des « éléments de preuve » de manière plus indirecte. C'est en particulier le cas pour la réunion que Himmler et Hitler avaient eu le 22 septembre 1942. En préparant sa réunion, le premier se proposait d'aborder la question de l'« émigration juive » : on pourrait dire qu'en deux mots, il contractait ce qui, lors de la réunion précédente, tenait en deux propositions. Il s'agissait indubitablement à nouveau de la « question juive » dans son ensemble, mais en tant qu'elle était comprise comme un meurtre, noté ici de manière codée sous le vocable d'« émigration ». Cependant, il assortissait cette mention de l'« émigration juive » d'une question : « Comment doit-on procéder pour continuer ? »

À elle seule, cette question notée par le Reichsführer au moment de rencontrer Hitler invalide l'idée centrale de I. Kershaw selon laquelle Hitler se serait contenté d'approuver les propositions qui lui étaient faites. Dans ce cas, en effet, c'est Hitler qui constitue la ressource, lui dont on attend idées et arbitrages à ce moment où il était possible d'engager la « solution finale » dans diverses directions. De fait, lors de cette réunion, de nombreux arbitrages furent rendus par Hitler, et il est remarquable que certains allaient dans le sens des souhaits de Himmler et que d'autres contrariaient les plans élaborés par lui. De la même manière, certaines décisions constituaient une radicalisation pour certaines catégories de Juifs

84 - Voir sur ces questions, Florent BRAYARD, « 'À exterminer en tant que partisans'. Sur une note de Himmler », *Politix*, 82, 2008, p. 9-37.

quand d'autres pouvaient être assimilées à un *statu quo*⁸⁵ (et ce, alors même que Himmler proposait une radicalisation). En bref, on était alors dans un processus beaucoup plus classique dans lequel les subordonnés souhaitaient sans doute « travailler en direction du Führer », mais dans le sens le plus faible qu'on puisse donner à l'expression : ils désiraient bien faire. Et parfois ils se trompaient. Hitler était certes confronté perpétuellement à des propositions de ses subordonnés, mais il arbitrait dans les deux sens, le plus souvent dans celui de la radicalisation, mais parfois également dans celui du maintien du *statu quo*. Ainsi, le « travail en direction du Führer » pouvait connaître de nombreux ratés dont I. Kershaw ne rend pas compte, parce qu'ils contrarient la belle mécanique qu'il a élaborée. Mais il y a plus : Hitler, à certains moments ou à partir d'un certain moment, décidait, et seul, ce qu'il convenait de faire. Il n'est pas douteux ainsi qu'il était le seul maître du temps, que c'est lui qui déterminait le moment de l'action. Il ne fait pas plus de doute qu'il contrôlait étroitement le contenu général de l'action en cours, déportation ou meurtre, dans la mesure où il en suivait l'application jusqu'à un certain niveau de détails. Ainsi, le « travail en direction du Führer » n'était pas le seul moteur de la radicalisation de la politique antijuive, tant s'en faut. Dans certaines périodes cruciales, serait-on tenté de dire, c'était Hitler qui faisait le travail.

Forme

Dater pour l'un, nommer pour l'autre : derrière ces actes, il y avait une intuition, et suffisamment puissante pour guider des années et des années de recherche. Sans doute, cette intuition se révélera juste ou fautive, elle passera ou non l'épreuve du temps, mais c'est dans l'ordre des choses : l'écriture de l'histoire est aussi, ou peut-être avant tout, une prise de risque. Mais l'important n'est pas là. L'important, c'est cette accumulation latérale de savoir faite chemin faisant, à proportion de l'ampleur de l'enquête et de la rigueur de la démonstration. Elle est d'ailleurs, vue dans une perspective plus longue, la moins susceptible d'obsolescence et la plus utile à la communauté scientifique. La destruction des Juifs d'Europe le montre encore une fois à loisir : la vision par trop mécaniste qu'y développe R. Hilberg concernant la mise en œuvre de la « solution finale » ne change rien au fait que sa synthèse constitue, depuis presque un demi-siècle et pour de longues années encore, l'ouvrage de référence absolu. De la même manière, certains chapitres de C. Browning sur les ghettos en Pologne, par exemple, peuvent sans doute être considérés comme indépassables : ils sont à tout le moins les meilleurs récits dont on dispose aujourd'hui.

Il peut se trouver également que l'intuition ne concerne pas à proprement parler le contenu mais la forme, étant entendu que la forme, narration et style confondus, est aussi une affaire éthique : on n'a qu'à songer sur ce point à la

85 - Florent BRAYARD, « To what extent was the 'final solution' planned? », *Yad Vashem Studies*, 36, 2008, p. 73-109.

célèbre phrase de Jean-Luc Godard sur le travelling considéré comme « affaire de morale ⁸⁶ ». Inventer une forme, c'est ce qu'a fait S. Friedländer avec son *Allemagne nazie et les Juifs*. Ces deux tomes constituent l'aboutissement d'une longue maturation, au fil de laquelle la forme entrevue bien longtemps auparavant avait fini par devenir opératoire, par prendre son sens. En 1976, S. Friedländer avait donc publié un bref plaidoyer pour « une étude historique globale » de l'extermination des Juifs d'Europe. À première vue, le projet était déjà le même que celui qu'il mettrait finalement en œuvre. Il imaginait une narration intégrant à la fois « l'action exterminatrice des Nazis, les réactions (ou l'absence de réaction) de la société ambiante, le comportement des victimes » quand, dans les premières lignes de l'introduction de *L'Allemagne nazie et les Juifs*, vingt ans après, il disait vouloir « tenter une relation historique du génocide des Juifs qui permettrait de saisir la politique des exécuteurs, l'attitude de la société environnante et le comportement des victimes dans leur complexe totalité ⁸⁷. » Malgré cette homologie, S. Friedländer, revenant sur son parcours, fait remonter de manière récurrente la genèse de sa dernière œuvre à sa controverse avec M. Broszat en 1985. Avancer qu'il ne se reconnaît plus dans sa première esquisse – dont l'ambition, dans la lignée de ses livres précédents sur l'antisémitisme ⁸⁸ et la psychohistoire ⁸⁹, était essentiellement théorique – est à l'évidence insuffisant.

Apparier les deux séquences, l'article de 1976 et le débat avec M. Broszat, c'est d'abord remarquer la similarité des configurations qui avaient conduit S. Friedländer à imaginer puis reformuler son idée d'histoire intégrée. Dans l'article de 1976, ce qui se trouvait le plus évidemment mis en jeu était la menace d'une évolution de l'historiographie du nazisme où, expliquait-il déjà, « Auschwitz [aurait] virtuellement disparu ⁹⁰. » Il en serait de même douze ans plus tard, lors de la controverse qui tournait explicitement autour de la question de la place à réserver, dans la narration historique, aux agissements criminels du régime nazi. Avec son « plaidoyer pour l'historicisation du national-socialisme ⁹¹ », M. Broszat ne faisait que promouvoir une histoire qu'on pourrait qualifier après-coup de décomplexée : les crimes seraient certes toujours présents, mais à la marge, il s'agissait de ne pas bloquer par leur rappel incessant « d'importantes voies d'accès à la connaissance

86 - Il n'est pas indifférent que cette idée ait été développée à propos d'*Hiroshima mon amour* d'Alain Resnais et citée par Jacques Rivette à propos du film *Kapo* de Gilles Pontecorvo : Jacques RIVETTE, « De l'abjection (Kapo) », *Les Cahiers du cinéma*, 120, 1961, p. 54.

87 - S. FRIEDLÄNDER, *L'Allemagne nazie et les Juifs*, t. 1, *Les années de persécution...*, op. cit., p. 13-14.

88 - Saul FRIEDLÄNDER, *L'antisémitisme nazi. Histoire d'une psychose collective*, Paris, Éd. du Seuil, 1971.

89 - Saul FRIEDLÄNDER, *Histoire et psychanalyse. Essai sur les possibilités et les limites de la psychohistoire*, Paris, Éd. du Seuil, 1975.

90 - S. FRIEDLÄNDER, « L'extermination des Juifs d'Europe... », art. cit., p. 120.

91 - Martin BROZAT, « Plea for a historicization of National Socialism », in P. BALDWIN (dir.), *Reworking the past: Hitler, the Holocaust, and the historians' debate*, Boston, Beacon Press, 1990, p. 85-86, publié à l'origine dans la revue *Merkur* en mai 1985.

historique » ; on devait « faire droit à la demande de justice historique » concernant des domaines de l'histoire du III^e Reich qu'il voulait croire préservés de toute influence criminelle⁹². D'un article à l'autre, cependant, S. Friedländer avait ajouté un élément, la nécessaire dimension réflexive de la pratique de l'historien :

On peut supposer que, le plus souvent, l'historien abordant la période nazie n'est pas entièrement clair vis-à-vis de lui-même sur les fondements spécifiques, sur les motivations spécifiques, sur le contexte idéologique spécifique qui déterminent ou influencent son souhait de s'occuper de la question. Ce qui, dès lors, est nécessaire pour tout type d'analyse historique est un processus réflexif fondamental par lequel l'historien demeure conscient du fait que, aussi développé que soit son sens de l'objectivité, il ou elle demeure la personne qui choisit l'approche, détermine la méthode et organise le matériau suivant une sorte de projet préétabli [agenda]. Ce qui est vrai pour l'écriture historique est décisif pour l'étude d'une telle époque⁹³.

On pourrait faire dériver cette réflexion (bien moins triviale qu'on pourrait être tenté de le croire) du fait que M. Broszat appartenait à la génération de la *Hitlerjugend*, un aspect évoqué avec passion dans son échange avec S. Friedländer, lequel se trouvait assez sèchement renvoyé à sa position de victime juive⁹⁴. Elle s'intègre plus sûrement, néanmoins, dans une autre généalogie que je vais essayer de retracer brièvement.

En 1975, S. Friedländer se trouvait engagé ainsi dans une voie à la fois ardue et conceptuelle. Il pensait que, pour aller plus profondément dans la compréhension du passé, il fallait combiner *Histoire et psychanalyse*, suivant le titre de son *Essai sur les possibilités et les limites de la psychohistoire*. Les limites étant vite atteintes, il ne poursuivrait pas dans cette direction. Et peut-être, malgré le caractère inabouti de la tentative de 1975, doit-on le regretter car il annonçait dans le même volume comme étant « en préparation » un de ces livres non écrits dont on se dit qu'ils nous manquent : *Le poids du passé. Les fondements inconscients de l'opération historique*. En lieu et place de quoi, ce sont deux livres qui parurent, mais étalés sur trois décennies. Il y eut les mémoires écrites en 1977 à 45 ans : *Quand vient le souvenir...*⁹⁵. Et les deux tomes de *L'Allemagne nazie et les Juifs* parus vingt et trente ans plus tard, mais qui avaient été conçus au même moment. De fait, les deux entreprises se complètent : récit de vie d'un côté, histoire globale de l'autre où l'auteur n'apparaît qu'à la première ligne, dans un pied de nez à M. Broszat, celui qui, préférant ne pas savoir, fait exception : « La plupart des historiens de ma génération, nés à la veille de l'ère nazie, savent que le pénible déchiffrement des événements de ces

92 - M. BROSZAT et S. FRIEDLÄNDER, « A controversy about the historicization of National Socialism », art. cit.

93 - S. FRIEDLÄNDER, « Reflections on the historicization of National Socialism », *Memory, history and the extermination of the Jews of Europe*, op. cit., p. 64-84, ici p. 80.

94 - M. BROSZAT et S. FRIEDLÄNDER, « A controversy about the historicization of National Socialism », art. cit.

95 - Saul FRIEDLÄNDER, *Quand vient le souvenir...*, Paris, Éd. du Seuil, 1978.

années ne les contraint pas seulement à exhumer et à interpréter un passé collectif, mais aussi à affronter leur propre vie⁹⁶. »

Tout se passe comme si l'historien avait éprouvé ou, pour mieux dire, vécu en acte ces *Fondements inconscients de l'opération historique* qu'il se proposait d'écrire de manière conceptuelle. La première étape de cette aventure aurait été la rédaction, en ce milieu de la quarantaine qui n'est que rarement l'âge des souvenirs, de ces Mémoires qu'on peut lire comme une tentative d'objectivation de son propre parcours. Sans doute s'agissait-il d'une nécessité personnelle, mais on ne peut s'empêcher d'entendre, derrière celle du survivant, la voix de l'historien. D'ailleurs, n'avait-il pas pris soin d'opérer le glissement entre l'un et l'autre en inversant, pour son titre, une citation de Gustav Meyrink : « Quand vient la connaissance, le souvenir vient aussi, progressivement. Connaissance et souvenir sont une seule et même chose⁹⁷. » Encore une fois il s'était agi, sur un autre registre certes, de donner un juste contrepoint aux tentations de l'historiographie du nazisme. Dans ce récit autobiographique, une brève séquence décrit la reprise des études, une quinzaine d'années plus tôt – des études d'histoire. Elle se termine par une évocation du film de Joachim Fest, *Hitler, une carrière* : « Montée fulgurante, énergie titanesque, chute luciférienne : tout y est. Quant à l'extermination, quelques mots en passant, à peine. Une ombre sans conséquence à ce grandiose tableau. Pour qui ne sait pas, il reste la puissance et la gloire, suivies d'une véritable vengeance des dieux⁹⁸. » À qui ne sait pas, s'oppose celui qui sait et que S. Friedländer évoquait à la page précédente. Il racontait son voyage en Allemagne, en 1961, pour rencontrer l'amiral Dönitz, successeur éphémère de Hitler, et disait à la fois la familiarité qu'il avait avec ce pays et cette langue et sa violente envie de les fuir. Il commentait ensuite cette réaction, dans un passage aux accents benjaminien⁹⁹, où il parle également, à mon sens, de l'historien qu'il était :

À cette époque seulement, aux alentours de la trentaine, je compris à quel point le passé façonnait désormais ma vision des choses, à quel point l'essentiel m'apparaissait à travers le prisme particulier, qui jamais ne pourrait être éliminé. Mais fallait-il l'éliminer ? Nous sommes nombreux à avancer dans la vie, insensibles à toute une gamme de couleurs, à toute une échelle de nuances, le regard pénétrant malgré tout, dans certaines situations, bien au-delà des significations neutres, aseptiques et normales que présente la réalité. Si parfois nos réactions peuvent sembler étranges, que l'on ne s'y trompe pas : derrière la surface anodine des mots et des choses, nous savons qu'à tout moment nous guettent les abîmes¹⁰⁰.

96 - S. FRIEDLÄNDER, *L'Allemagne nazie et les Juifs*, t. 1, *Les années de persécution...*, op. cit., p. 13.

97 - *Ibid.*, p. 27.

98 - S. FRIEDLÄNDER, *Quand vient le souvenir...*, op. cit., p. 136.

99 - Le croisement avec Walter Benjamin semble cependant s'être effectué plus tard. C'est sur une citation des trop fameuses *Thèses sur l'histoire* que s'ouvre l'article de S. FRIEDLÄNDER, « The 'final solution'. On the unease in historical interpretation », *Memory, history and the extermination of the Jews of Europe*, op. cit., p. 102.

100 - *Ibid.*, p. 135.

La rencontre avec Dönitz se passa mal ou plutôt ne se passa pas : « Je vous assure que de l'extermination des Juifs, je ne savais rien... » Et S. Friedländer de poursuivre : « Des mots, des phrases, des dénégations. Je fus soudain las, las d'avance. Suffirait-il de nier le passé, de le nier sans hésitation aucune pour que ce passé disparût, à jamais ?¹⁰¹ »

Le parcours, cependant, s'était poursuivi sans relâche et sans doute sans lassitude par ce qu'on pourrait qualifier de détours – pour autant du moins que le projet d'une histoire intégrée de la persécution des Juifs ait été à ce moment toujours d'actualité. Le premier détour passait par la question de la représentation du nazisme. Le terrain parcouru par l'historien était avant tout celui de la littérature et du cinéma et il ne s'embarrassait pas de savoir s'il s'agissait d'œuvres nobles ou populaires. Mélangeant Michel Tournier et Christian de La Mazière, Jacques Laurent et Luchino Visconti, Hans Peter Syberberg et Albert Speer, il ne cherchait pas non plus à déterminer le propos de chacun d'eux, leur projet, mais au contraire ce qui transparaissait sans résulter d'une intention : « non pas tant [...] ce que les uns ou les autres ont voulu dire, mais [...] ce qui est dit en dehors d'eux, malgré eux¹⁰² ». Et la même quête s'appliquait à d'autres documents dans lesquels, moins que ce qui était dit, ce qui attirait l'attention était ce qui n'était *pas* dit, malgré l'intention de l'auteur : le meurtre, la « destruction absolue » qui « n'a pas de mots pour se dire »¹⁰³.

Des documents : le discours de Himmler à Posen en octobre 1943 ou, commenté dans de très belles pages, le récit par un historien professionnel de la création du camp d'extermination de Chelmno. Dans les deux cas, S. Friedländer diagnostiquait une « inadéquation » croissante « entre le langage et certains événements », dont Auschwitz serait le « point culminant ». Les phrases s'enchaînent les unes aux autres et quand, dans le récit historique, une relative indique que les Juifs sélectionnés (surtout les femmes et les enfants) « dirigés amenés à Chelmno pour être gazés », soudain, le langage perd son sens (et même, il se désarticule, puisque la proposition ne comporte pas de verbe et que l'hésitation de S. Friedländer quant à la traduction a laissé sa trace¹⁰⁴). Et le commentateur s'interroge : « Que ne découvrirait-on [...] dans ce texte scientifique habituel, si l'on poussait l'analyse, que n'apprendrait-on sur l'élimination de la réalité par les formes incontournables du langage¹⁰⁵ ? » Comme par un fait exprès, il se trouve que le texte commenté est un article fameux de M. Broszat¹⁰⁶. Ainsi commençait à se former le couple antithétique qui tenterait de dialoguer cinq ans plus tard : celui qui « derrière la surface anodine des mots » voit se profiler des abîmes et celui qui, on va le voir,

101 - *Ibid.*

102 - Saul FRIEDLÄNDER, *Reflets du nazisme*, Paris, Éd. du Seuil, 1982, p. 15.

103 - *Ibid.*, p. 84.

104 - *Ibid.*, p. 94. À la page précédente, de la même manière, les guillemets ont été mal placés, si bien qu'une partie de la citation de M. Broszat pourrait être attribuée à S. Friedländer.

105 - *Ibid.*, p. 95.

106 - Martin BROSZAT, « Hitler and the genesis of the 'final solution' », *Yad Vashem Studies*, XIII, 1979, p. 73-125.

plaidait en faveur d'un plaisir renouvelé de la narration historique, y compris pour le nazisme. Mais on pourrait considérer aussi les remarques de S. Friedländer comme les premiers jalons d'une longue réflexion qui l'amènerait, suivant le titre d'un colloque et d'un volume célèbre, à « sonder les limites de la représentation ¹⁰⁷ ».

Dans un second détour, S. Friedländer essaya de comprendre les rapports, jugés souvent conflictuels, entre histoire et mémoire. Il fonda en 1989, à la fin d'une décennie riche en débats sur ces questions, la revue *History and Memory* et rassembla quelques années plus tard ses contributions en marge ou au cœur de ces controverses dans un recueil intitulé, avec le même sens de l'inversion, *Memory, history and the extermination of the Jews of Europe* ¹⁰⁸. L'échange de lettres qu'il avait eu avec M. Broszat en 1987-1988 avait permis de cerner les enjeux des relations entre ces deux régimes de préservation du passé. Dès la fin de sa première lettre, l'historien allemand opposait le « discours rationnel de l'historiographie allemande à la mémoire mythique des victimes », comme le résumait S. Friedländer ¹⁰⁹ : on pouvait imaginer entrée en matière plus habile. L'historien juif – il s'agissait d'« une discussion germano-juive » comme on n'en imaginerait plus aujourd'hui et qui tourna souvent à l'aigre – eut beau jeu de demander si, à une mémoire juive dont il montrait d'une part qu'elle était multiple et que, d'autre part, elle pouvait être maîtrisée par un effort d'autoréflexion, ne pouvait être opposée une mémoire allemande pas moins prégnante et qu'il conviendrait également de mettre à distance. On s'abstiendra de s'attarder ici sur les conséquences épistémologiques et politiques de la controverse, déjà évoquées plus haut, d'autant qu'elle a suscité de très nombreux commentaires ¹¹⁰.

Car le débat qui se déroulait à l'arrière-plan a été plus rarement pris en compte alors qu'il est, à mon sens, plus important encore : il concernait la manière dont il convient d'*écrire* l'histoire. M. Broszat, dans son « plaidoyer ¹¹¹ », avait regretté que « le plaisir de la narration », qui constitue également l'une des voies de la compréhension du passé, se distingue par son absence au moment de décrire le nazisme. Sollicité par S. Friedländer, il donna une définition de ce souci de l'écriture (dont il n'est pas sûr d'ailleurs qu'elle soit celle qu'il avait à l'origine et ne dérive pas directement des coordonnées du débat) :

En fait, ce n'est pas une question de « délice » : ce qui importe plutôt est la restauration de la plasticité de la langue historique même quand on s'occupe des figures en effet souvent assez sinistres ou médiocres de la période nazie – afin de les faire sortir de leur existence

107 - Saul FRIEDLÄNDER (dir.), *Probing the limits of representation. Nazism and the « final solution »*, Cambridge, Harvard University Press, 1992.

108 - S. FRIEDLÄNDER, *Memory, history and the extermination of the Jews of Europe*, op. cit.

109 - M. BROSZAT et S. FRIEDLÄNDER, « A controversy about the historicization of National Socialism », art. cit., p. 95.

110 - Voir en particulier Jörn RÜSEN et William TEMPLER, « The logic of historicization. Metahistorical reflections on the debate between Friedländer and Broszat », *History and Memory*, 9-1/2, 1997, p. 113-144.

111 - M. BROSZAT, « Plea for a historicization of National Socialism », art. cit.

*indistincte de purs fantômes et de les retransformer en sujets d'une ré-expérience rétrospective où entre de l'empathie (et cela peut aussi être de la colère) et du même coup en sujet d'une nouvelle confrontation morale*¹¹².

S. Friedländer salua la pertinence de cette approche, tout en soulignant les limites : « Quand on abandonne le champ de la normalité ou semi-normalité et qu'on entre dans les multiples dimensions criminelles du régime, la plasticité de la description devient pratiquement impossible. On ne peut que souhaiter produire simplement la documentation : plus serait intenable ou obscène ¹¹³. » Malgré cette impossibilité, ou à cause d'elle, S. Friedländer appela de ses vœux « un nouveau style dans la description historique, quelque chose que nous n'avons pas beaucoup rencontré dans le travail historiographique ¹¹⁴ ». Il plaçait ce style, dont il était encore incapable de préciser la forme, sous le signe d'un paradoxe : une approche narrative classique nécessite que l'historien « essaie de visualiser autant que possible les faits afin de les rendre avec toute la plasticité nécessaire » ; dans le cas des crimes nazis, cette prévisualisation doit au contraire être évitée afin que « l'historien puisse toujours remplir sa tâche en termes de précision documentaire et d'interprétation des événements ». Son appel pour un « nouveau style » marquait en définitive la mutation de son projet d'histoire intégrée : une telle histoire pourrait passer, non pas par une compréhension essentiellement théorique du type de celle esquissée à grands traits dix ans plus tôt, mais par une approche narrative à laquelle manquait seulement le style adéquat.

La première esquisse d'une telle conceptualisation fut donnée par S. Friedländer quelques années plus tard, en 1992, alors qu'il venait de s'attaquer à la rédaction de *L'Allemagne nazie et les Juifs*. De manière remarquable, elle figurait dans un article intitulé « Trauma et transfert ». De manière remarquable, car le paradoxe qu'il avait mis au jour impliquait la chose suivante : c'est en tant qu'elle constituait un trauma que la visualisation préalable des faits par l'historien était problématique et mettait en danger à la fois sa capacité à demeurer précis et à proposer une analyse appropriée. La solution qu'il proposait était d'exercer une sorte de contrôle sur la narration en l'entrecoupant de « commentaires ». Il faut entendre contrôle dans un double sens : celui par le lecteur de « l'autoconscience » de l'historien ainsi mise à nu ; celui du déroulé du texte : « Le commentaire devrait perturber la progression linéaire naturelle de la narration, introduire des interprétations alternatives, mettre en question toute conclusion partielle, résister au besoin de closure ¹¹⁵. » Par ailleurs, les « commentaires », suivant la proposition de l'historien, pouvaient également constituer un réceptacle pour « la soi-disant mémoire

112 - M. BROZAT et S. FRIEDLÄNDER, « A controversy about the historicization of National Socialism », art. cit., p. 116.

113 - *Ibid.*, p. 124.

114 - Sur l'usage des témoignages dans l'historiographie de l'extermination des Juifs, voir Tony KUSHNER, « Holocaust testimony, ethics and the problem of representation », *Poetics Today*, 27-2, 2006, p. 275-295.

115 - Saul FRIEDLÄNDER, « Trauma and transference », *Memory, history and the extermination of the Jews of Europe*, op. cit., p. 117-137, ici p. 132.

mythique des victimes » – et voici encore un écho de son échange avec M. Broszat, mort entre-temps. En ultime analyse, seule la voix des victimes pouvait restituer à la donnée brute des faits leur substance même. Car dire en une simple phrase, comme R. Hilberg l'avait fait quelque part, que « 8 000 Juifs ont été exécutés par la Police de sécurité » à Mariupol en 1941 ne veut rien dire. Et l'exemple choisi ici faisait pendant à celui analysé dix ans plus tôt, sur l'extermination dans le camp de Chelmno des Juifs « incapables de travailler ».

Pour autant, S. Friedländer était encore loin de ce qui serait le principe final de composition de ses deux volumes. Certes, le commentaire y est présent, mais pas plus en somme que dans un ouvrage historique classique. Le véritable principe perturbateur de la narration ordinaire ou naïve est d'un autre ordre : il s'agit de ces voix des victimes qui, par un effet de montage, viennent en permanence rappeler quels abîmes se cachaient « derrière la surface anodine des mots et des choses ». Reprenons le cas de Chelmno. M. Broszat écrivait en 1979 :

À la même époque (novembre 1941), dans le Reichsgau Wartheland, le « commando spécial Lange » arrivait à Chelmno (Kulmhof) et commençait à mettre en place des installations d'extermination temporaires, telles que les camions à gaz du type utilisé par ce même commando pour les mises à mort dans le cadre de l'euthanasie au camp de transit de Soldau, et depuis décembre 1941, pour la mise à mort des Juifs provenant surtout du ghetto de Litzmannstadt. [...] Le ghetto devait être vidé de tous eux qui étaient incapables de travailler (surtout les femmes et les enfants), qui seraient dirigés sur Chelmno pour y être gazés¹¹⁶.

En 1992, I. Kershaw écrivait :

Au début de décembre 1941, l'extermination systématique et régulière commença sur un site qui avait été sélectionné spécialement à cet effet, Chelmno, par une brigade spéciale qui avait déjà accumulé beaucoup d'expérience en terme d'extermination par camion à gaz¹¹⁷.

En 2004, C. Browning écrivait :

Le 8 décembre 1941 [...], le gazage commence à Chelmno même. Au début, les Juifs sont rassemblés par la gendarmerie locale dans des communautés voisines et amenés à Chelmno par une flotte de camions et de bus conduits par des civils. Les camions entrent un par un dans l'enceinte de la villa par un large portail. Les Juifs descendent des camions ou des bus et écoutent un discours apaisant qui les informe qu'ils doivent être désinfectés avant d'être envoyés au travail en Allemagne. Les Juifs entrent alors dans la pièce principale du Schloss où ils se déshabillent et enregistrent leurs objets de valeur sous la supervision d'une équipe permanente de sept prisonniers polonais. Ils descendent ensuite dans une cave du Schloss et, par une rampe, montent dans un camion à gaz. Les portes du camion sont

116 - S. FRIEDLÄNDER, *Reflets du nazisme*, op. cit., p. 92. Il s'agit d'une citation par S. Friedländer de M. BORSZAT, « Hitler and the genesis of the 'final solution' », art. cit.

117 - I. KERSHAW, « Improvised genocide?... », art. cit., p. 71.

*fermées et le gazage commence immédiatement. Le camion quitte alors l'enceinte et parcourt quatre kilomètres vers le nord du village et tourne dans un « camp forestier » ou Waldlager*¹¹⁸.

Tous ces récits – qui transcendent en termes d'origine ou de génération les limites germano-juives du débat de 1987 – sont exacts. Les faits y sont présentés correctement, avec un degré de précision dans la description qui dépend à la fois de la taille du texte originel et de son propos. Ils ne sont cependant que des faits bruts, euphémisés, stylisés, et montrent une fois de plus la capacité d'« élimination de la réalité par les formes incontournables du langage ».

Ces faits bruts sont également présents chez S. Friedländer mais, dans ce cas précis où la documentation est assez abondante, il adopte presque intégralement le point de vue des Juifs confrontés à un programme de « réinstallation » qui masquait en fait l'envoi d'un premier contingent de dix mille Juifs à Chelmno. Ces Juifs, il faut les arrêter. Et voici comment Dawid Sierakowiak décrit ces arrestations : « La police [juive] a pris d'assaut les logements des Juifs destinés à l'évacuation. Assez souvent, elle a découvert les cadavres d'enfants qui étaient morts de faim ou de vieillards morts de froid. Ils [ceux qui devaient partir] n'étaient autorisés à emporter que 12 kg de bagages et 10 marks de liquidités. [...] Mieux valait pour eux ne pas être malades. Aucun médecin ne les accompagnait, pas de médicaments. » Chacun essayait d'échapper aux « évacuations » qui s'accéléraient, comme le rapporta Oskar Rosenfeld : « Personne n'était plus certain d'échapper à la déportation ; il fallait livrer au moins 800 personnes chaque jour. Certains imaginaient pouvoir s'en tirer : les vieillards malades chroniques et ceux dont les membres étaient gelés, mais rien n'y faisait. Les chirurgiens de l'hôpital étaient très affairés. Ils amputaient les mains et les pieds des 'patients' pauvres et les déchargeaient comme mutilés. Mais les mutilés étaient eux aussi emmenés. » Par le témoignage de Hania Huberman, on comprend que la fiction de la réinstallation, trois mois après l'ouverture du camp, n'a toujours pas été déjouée par les victimes. Avec le récit d'un garde forestier allemand, Heinz May, on s'approche par différents indices et par des visions partielles de ce qu'était Chelmno. Par une lettre du rabbin d'une petite ville voisine, Jakob Schulman, à la mi-février, le lecteur est enfin confronté à la réalité : « Malheureusement, parce que c'est tragique pour nous, maintenant nous savons tout. J'ai reçu la visite d'un témoin oculaire qui n'avait survécu que par accident et avait réussi à s'échapper de l'enfer... J'ai tout appris de lui. L'endroit où tous périssent s'appelle Chelmno, qui n'est pas loin de Dabie, et on les cache tous dans la forêt voisine de Lochow. On tue les gens de façons différentes : en les fusillant ou en les asphyxiant avec des gaz toxiques. [...] Ne pense pas que je suis devenu fou. C'est la cruelle, la tragique vérité. » Le survivant était sans doute Yakov Groyanowski qui délivra également son témoignage à Emanuel Ringelblum et Yitzhak Zuckerman à Varsovie. C'est grâce à eux qu'on entend sa voix : « Beaucoup de gens dont ils [les fossoyeurs du commando juif] s'occupaient étaient morts asphyxiés dans le camion.

Mais il y avait quelques exceptions, dont des bébés qui étaient encore vivants, parce que les mères serraient les enfants dans des couvertures et les recouvraient de leurs mains afin que le gaz ne les atteigne pas. Dans ces cas, les Allemands fracassaient la tête des bébés sur les arbres, les tuant sur-le-champ¹¹⁹. »

Et c'est assez.

Le récit, ici condensé, par S. Friedländer des premiers gazages à Chelmno le montre bien : au fil des deux tomes de *L'Allemagne nazie et les Juifs*, il a sorti un grand nombre de personnages historiques de « leur existence indistincte de purs fantômes », pour reprendre l'expression de M. Broszat. Mais il a subverti la proposition de ce dernier : une narration, certes, mais contrôlée (et qui ne repousse pas la réflexion théorique sur tel ou tel problème) ; qui plus est, et surtout, si ce récit retransforme des acteurs « en sujets d'une ré-expérience rétrospective où entre de l'empathie », les acteurs en question ne sont finalement pas les bourreaux ou les membres de la société environnante, mais les victimes. Et il n'est pas douteux que l'ajout de leurs voix accroisse le caractère traumatique du récit historique – c'est-à-dire qu'on comprend mieux à travers elles comment c'était, quelle horreur¹²⁰ c'était. Pour le lecteur qui acceptera de ne pas trop se protéger, cela ne sera pas une expérience facile, de la même manière que cela ne l'avait sans doute pas été pour l'historien.

Après

C'est là l'un des paradoxes les plus frappants d'une discipline qui se conçoit, à son meilleur, comme réflexive. L'histoire se soucie bien peu de l'historien, comme s'il était seulement le passeur indifférent d'une continuité de plus longue haleine. Son moi, ce qu'il est de manière intime, est le plus souvent considéré comme quantité négligeable, et assurément inopportun. La fameuse entreprise d'ego-histoire, objectera-t-on, a pourtant essayé de saisir, avec plus ou moins de réussite certes, le rapport existant entre qui on est et l'histoire qu'on fait¹²¹. Mais elle se concentre principalement sur une seule des phases de l'opération historique : celle qui précède le travail proprement dit. Or on travaille, puis on a travaillé. De la même manière qu'il y a un avant, il y a ainsi un pendant et un après de l'écriture de l'histoire. Les historiens préfèrent que la question de l'influence sur eux de l'histoire qu'ils écrivent ou ont écrite ne soit pas posée, sans doute parce qu'ils préfèrent ne pas se la poser à eux-mêmes : à de rares exceptions près, ils résistent¹²². Pourtant,

1119 - S. FRIEDLÄNDER, *L'Allemagne nazie et les Juifs*, t. 2, *Les années d'extermination...*, *op. cit.*, p. 399-404.

120 - Je pense ici aux derniers mots du Journal d'Hélène Berr, « Horror! Horror! Horror! » : HÉLÈNE BERR, *Journal. 1942-1944*, suivi de *Hélène Berr, une vie confisquée* par Mariette JOB, Paris, Tallandier, 2007, p. 281.

121 - Pierre NORA (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987.

122 - Guy THUILLIER, « La souffrance de l'historien », *Bulletin d'histoire de la Sécurité Sociale*, 38, 1998, p. 116-122, ici p. 119-120. Il ménage, il est vrai, une part trop grande aux blessures d'amour-propre quand ne sont évoquées qu'en passant celles qui résultent

comme je vais essayer de le montrer ici, cette question est loin d'être indifférente, même d'un strict point de vue épistémologique. Elle entretient en somme avec les réflexions qui ont précédé à peu près le même rapport que la question « comment avez-vous fait ? » avec l'interrogation du jeune Allemand, dans le récit de R. Hilberg : « comment avons-nous pu faire cela ? » : derrière la première, la seconde se tenait en embuscade.

Lisant la littérature historique consacrée aux grands massacres, on serait bien en peine de trouver un historien exprimant en quoi son travail sur ces objets l'a « affecté », suivant l'expression de Jeanne Favret-Saada¹²³, ou jusqu'à quel point il avait accepté de l'être. Au mieux, on trouvera une phrase en passant. Voulant approcher au plus près la violence physique du combat, des spécialistes de la Grande Guerre évoquent ainsi « la brûlure spécifique¹²⁴ » qu'inflige à l'historien la confrontation avec la souffrance corporelle ou la violence de guerre, mais sans pousser plus avant : en quoi ou de quoi cette brûlure est-elle spécifique ? En garde-t-on une cicatrice ? La plupart du temps, on restera dans le silence ou dans quelque chose qui s'apparente peut-être au déni. Ainsi, R. Hilberg témoignait :

On m'a souvent demandé si, pendant toutes ces années de recherche, le contenu des documents ne m'avait jamais soulevé le cœur. Dans l'ensemble, j'étais blindé contre ce genre de réaction, mais je me rappelle malgré tout une exception. Au début de mes travaux, je tombai sur un rapport, datant de la guerre, à propos d'une action en justice intentée par un Juif à qui on avait refusé une ration de vrai café, sous prétexte que le ticket de rationnement lui avait été attribué par erreur. Cet épisode-là me donna légèrement la nausée¹²⁵.

S. Friedländer, quant à lui, était plus disert :

Normalement je peux lire beaucoup de choses cruelles et atroces sans être affecté. Mais soudain quelque chose d'inattendu advient. Et alors, cela m'achève pour un bon moment. J'ai par exemple écrit sur une juive française, Louise Jacobson, et je cite la dernière lettre qu'elle a écrite à son père. Elle sera déportée le jour suivant à Auschwitz où elle sera immédiatement gazée. Elle a 17 ans et elle n'écrit rien de particulier : elle croit qu'elle part avec un groupe, tout ira pour le mieux, son père ne doit pas s'inquiéter, etc. Et quand je lis cela – cela dure un moment avant que je puisse me ressaisir. C'est complètement inattendu. Je ne sais pas pourquoi cette lettre précisément m'a tellement affecté¹²⁶.

du « maniement des choses mortes ». Sur la question capitale du contre-transfert, on pourra surtout se reporter, même si l'historien ne s'y trouve pas explicitement cité, à l'ouvrage de George DEVEREUX, *From anxiety to method in the behavioral sciences*, La Haye/Paris, Mouton, 1967.

123 - Jeanne FAVRET-SAADA, *Désorceler*, Paris, Éd. de l'Olivier, 2009.

124 - Stéphane AUDOUIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 30.

125 - R. HILBERG, *La politique de la mémoire*, op. cit., p. 71.

126 - S. FRIEDLÄNDER, *Den Holocaust Beschreiben...*, op. cit., p. 105.

On ne saurait s'étonner de ce que ce soit S. Friedländer qui aborde avec le plus de netteté l'effet que provoque sur l'historien la longue fréquentation des morts (car il s'agit bien de morts, et quand Marc Bloch compare l'historien à « l'ogre de la légende » – « Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier ¹²⁷ » – il nous abuse : l'ogre est nécrophage, c'est un simple charognard). De tous les historiens cités jusqu'ici, S. Friedländer est en effet le seul qui ait vécu directement la guerre et subi la persécution : les parents de R. Hilberg avaient émigré aux USA en 1938, les autres historiens étaient trop jeunes, certains ne sont pas juifs. Et la dernière lettre de Louise Jacobson, il aurait pu se trouver qu'il l'ait écrite : « Mon cher petit papa, triste nouvelle, mon cher papa, après ma tante c'est mon tour de partir ¹²⁸. » Car la famille Friedländer aurait pu être arrêtée précocement, les parents du petit Pavel auraient pu faire un autre choix que celui de le confier à une institution catholique, il aurait pu y être dénoncé et envoyé, comme ses parents, pour gazage à Auschwitz. Par son contenu même, la lettre renvoyait donc autant à son passé de persécuté qu'à son présent d'historien : il pouvait parler de sa douleur d'historien sans qu'elle parût indécente au regard de celles endurées par les vraies victimes.

Mais l'incidence biographique – qui relève de l'avant – n'est peut-être pas la plus déterminante. Après tout, S. Friedländer est aussi celui qui, de tous, avait le plus réfléchi, à la fois en théoricien et en praticien, à la question du rapport existant entre l'histoire et celui ou celle qui l'écrit. On a vu en introduction la manière dont R. Hilberg disqualifiait la production tardive de F. Neumann, ces articles qui « ne comptaient pas » parce que rien après *Béhémot* ne pouvait compter. Dans « Trauma et transfert », S. Friedländer avait lui aussi évoqué les dernières œuvres du politiste : « La mort accidentelle de Neumann en 1954 ne nous permet que de spéculer sur la manière dont ses premières réactions émotionnelles à la Shoah se seraient trouvées traduites dans son travail intellectuel postérieur, si jamais elles avaient trouvé une traduction. Il peut être significatif que ses dernières déclarations publiques aient été sur le thème d'« Anxiété et politique » ¹²⁹. » Ce que l'un prenait comme une déchéance, l'autre l'analysait comme un symptôme.

Quelle que soit la réticence qu'elle suscite, la question de l'effet sur l'historien de l'histoire qu'il écrit mérite ainsi d'être posée, tout simplement parce qu'elle rétroagit sur l'objet final, sur le *compte rendu* du passé. Et cette question peut se décliner. Car il ne s'agit pas seulement, comme dans le cas de F. Neumann, du cheminement d'un choc initial – l'avant. Il y a aussi le pendant, cette confrontation permanente à la possibilité d'une émotion, ce risque dont je crois qu'il influe directement sur le type de récit qu'on propose. Toujours dans « Trauma et transfert », S. Friedländer écrivait :

127 - Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, [1941] 1997, p. 51. Sur la filiation entre Orcus, dieux des Enfers, et l'ogre, voir Daniel FABRE, « Une histoire d'ogre », in J. REVEL et J.-C. SCHMITT (dir.), *L'ogre historien. Autour de Jacques Le Goff*, Paris, Gallimard, 1998, p. 303-333.

128 - S. FRIEDLÄNDER, *L'Allemagne nazie et les Juifs*, t. 2, *Les années d'extermination...*, *op. cit.*, p. 581.

129 - S. FRIEDLÄNDER, « Trauma and transference », *art. cit.*, p. 128.

La principale difficulté des historiens de la Shoah, quand ils sont confrontés avec des échos de ce passé traumatique, est de garder un certain équilibre entre l'émotion transperçant de manière récurrente le « bouclier protecteur¹³⁰ » et l'insensibilité qui préserve ce bouclier. En fait, l'effet insensibilisant ou distanciateur du travail intellectuel sur la Shoah est inévitable et nécessaire ; la récurrence de chocs émotionnels forts est également souvenant imprévisible et nécessaire¹³¹.

Les récits par M. Broszat, C. Browning et I. Kershaw de l'ouverture du camp de Chelmno manquent peut-être de cette dimension émotionnelle nécessaire à une véritable compréhension. Mais cet état de fait doit être examiné sous un autre angle. Les choix narratifs des trois historiens sont, en effet, le reflet de l'équilibre entre émotion et insensibilité qui a justement rendu leur travail possible, à moins qu'ils aient été arrêtés en pensant au lecteur, en vue de rendre leur travail à la fois acceptable et lisible. Manière de préserver son intégrité psychologique dans un cas, choix stylistique – voire politique le cas échéant – dans l'autre, sans qu'il soit évidemment possible de statuer. Mais on voudra bien admettre que, quelles qu'en soient les raisons, la non-inclusion des aspects les plus atroces du génocide n'est pas sans conséquence : on ne prend pas en charge le passé dans son intégralité¹³² ; par protection ou du fait des canons d'écriture propre à l'histoire, on laisse le champ libre aux véritables charognards¹³³, littérateurs faisant de l'atrocité un spectacle, une obscénité, pour reprendre le mot de S. Friedländer, voire la possibilité d'une jouissance. Car l'histoire passe et, pour passer, bien ou mal, elle n'a pas nécessairement besoin des historiens.

Si la tolérance des historiens à l'émotion peut, le cas échéant, gouverner leur récit, il arrive aussi qu'un manque de réflexivité vis-à-vis de leur rapport au passé entraîne des interprétations excessives ou erronées. S. Friedländer, tout en célébrant l'équilibre entre émotion et distance atteint dans *La destruction*, avançait l'hypothèse selon laquelle la violence des critiques de R. Hilberg concernant le comportement des victimes était le reflet de la violence de l'émotion suscitée par la confrontation répétée au crime¹³⁴. Et l'on pourrait, de la même manière, tirer argument de la réticence (méthodologiquement plus ou moins solidement fondée) de R. Hilberg vis-à-vis des témoignages¹³⁵ pour envisager qu'il eût pu également y avoir dans ce rejet une part d'évitement. Mais il est vrai, en la matière, que le trait est trop largement partagé pour lui être spécifique¹³⁶.

130 - S. Friedländer traduit par « protective shield » le terme freudien de *Reizschutz*, dont l'équivalent français serait « pare-excitant ».

131 - S. FRIEDLÄNDER, « Trauma and transference », art. cit., p. 130.

132 - Voir F. BRAYARD, *La « solution finale de la question juive »...*, op. cit., p. 23.

133 - On pensera ici en particulier à la sous-littérature qui s'est développée à partir des années 1970 et dont Christian Bernadac, comme d'autres, pourrait être un exemple.

134 - S. FRIEDLÄNDER, « Trauma and transference », art. cit., p. 130-131.

135 - On pourra se reporter par exemple à R. HILBERG, *Holocauste. Les sources de l'histoire*, op. cit.

136 - Sur le délaissement des témoignages dans l'historiographie, voir Florent BRAYARD, « 'Grasping the spokes of the wheel of history': Gerstein, Eichmann and the genocide of the Jews », *History & Memory*, 20-1, 2008, p. 48-88.

Opposer cependant aux quelques réflexions qui précèdent le mutisme de R. Hilberg – un cas d’autant plus intéressant qu’il a laissé de nombreux matériaux biographiques – serait de courte vue. Car, à la question que je pose ici, celle du rapport émotionnel qu’entretient l’historien au passé dans le cadre de sa pratique, il répondait à sa manière. Non, il ne ressentait pratiquement rien à la lecture des documents les plus atroces. Mais oui, il opérait des déplacements – même s’il aurait été sans doute en désaccord avec ceux mis au jour ci-dessus. Un des chapitres les plus étranges de *La politique de la mémoire* est consacré à son livre *Exécuteurs, victimes, témoins*, dont la réception américaine l’avait donc blessé. Il décrivait son projet – « englober tous les acteurs présents sur la scène pendant la catastrophe juive » et les étudier en tant qu’individus – puis il attirait l’attention sur un phénomène qui l’avait troublé et qui pourrait être une « banalité du mal » d’un autre genre. Quand on se trouve dans le voisinage immédiat du mal, expliquait-il, on se réfugie dans le quotidien et tel criminel joue aux cartes en attendant les prochaines victimes pour les chambres à gaz. « Le désir forcené d’ordinaire, d’habituel, de normal s’imposait comme un leitmotiv partout où mes yeux se posaient. Sur le plan psychologique, ce besoin de se raccrocher à la vie ordinaire était un réflexe d’autodéfense et l’on en suivait le fil dans la tourmente¹³⁷. » L’hypothèse était ensuite reformulée, *contra* Freud : « Ce qui m’apparaissait peu à peu, c’était [...] le besoin, au milieu d’une destruction sans précédent, de se raccrocher à des produits de [la] civilisation consacrés par le temps. »

Ressenti « au milieu » de la catastrophe, ce besoin aurait dû ne concerner que les contemporains de l’événement. Mais, commençant un nouveau paragraphe, R. Hilberg enchaînait : « Au cours de mes vagabondages de néophyte dans les musées, j’ai fait preuve d’éclectisme. La violence des combats de tranchées dépeints par Otto Dix me fascinait, la luminosité des fantasmes peints par Paul Delvaux me coupait le souffle¹³⁸. » La sensibilité réprimée dans le cadre professionnel trouvait ainsi une échappatoire dans la peinture où l’émotion pouvait être à la fois vécue et revendiquée. Et l’on remarquera au passage qu’en élisant ces œuvres-là d’O. Dix et, parmi les peintres surréalistes, celles de l’un des plus mineurs, R. Hilberg réinvestissait, de manière fantasmagique, les deux formes principales du meurtre des Juifs : d’une part, les massacres à l’arme à feu commis par les Einsatzgruppen où les fosses sont figurées par les tranchées et, d’autre part, la déportation à Auschwitz ou dans un autre camp d’extermination, les tableaux de P. Delvaux figurant de manière récurrente et des gares et des trains.

R. Hilberg aurait pu pointer ce processus d’autodéfense vis-à-vis d’une « destruction sans précédent » cent pages auparavant, trente ans plus tôt, quand il rédigeait sa thèse. Le passage n’est pas moins étrange et l’auteur en soulignait l’importance en parlant déjà d’un « événement sans précédent, un acte primordial jamais imaginé avant qu’il surgît. » Puis il opérait à nouveau un glissement, également stupéfiant : « Les Allemands ne pouvaient s’inspirer d’aucun modèle [pour le meurtre des Juifs], je n’en avais aucun pour ma narration. » Avant d’enchaîner : « Assis à ma table de bridge, m’autorisant un temps de pause le soir, j’écoutais la radio new-yorkaise qui offrait un choix abondant de musique enregistrée : symphonies,

137 - R. HILBERG, *La politique de la mémoire*, *op. cit.*, p. 183-184.

138 - *Ibid.*, p. 184.

concertos, quatuors et sonates. J'avais reçu une éducation musicale si succincte dans mon enfance que je n'en gardais presque aucun souvenir¹³⁹. » Suivaient des pages extraordinaires, presque lyriques, sur Mozart, Beethoven ou Schubert et l'influence de leurs principes de composition sur la construction de son œuvre à lui. Ce que l'immersion dans la peinture avait été pour le triptyque du début des années 1990, la découverte de la musique l'avait été au milieu des années 1950 au moment de la rédaction de *La destruction*.

La passion nouvelle de R. Hilberg pour la musique puis pour la peinture pourrait constituer une autre réponse à sa question existentielle : « Qu'avais-je fait depuis, pendant ces trente et une années ? » Mais, là encore, ce serait aller trop vite en besogne. Car le livre se termine de manière abrupte par un document qui veut dire autre chose, qui implique que même le commerce intime avec les expressions artistiques les plus élevées n'avaient pas suffi. Dans ces dernières pages, R. Hilberg parle assurément de l'après du travail historique mais je ne crois cependant pas que cela nous dispense d'écouter ce qu'il serait trop aisé de qualifier de confiance égotiste. Car l'après de *La destruction* avait aussi été l'avant et le pendant des œuvres postérieures. Qui plus est, volontairement ou non, l'historien donne à ceux qui empruntent la même voie que lui une leçon – une leçon négative dont il est loisible à chacun de la recevoir à titre personnel – en mettant à nu le danger qui les menace et contre quoi il faut, à toute force, se prémunir. Ce document est une lettre de Hans Günther Adler, un ancien interné de Theresienstadt dont il s'était, en autres sujets, fait l'historien¹⁴⁰. À un ami, il signalait la parution en anglais de la première version de *La destruction*. Et, dans cette lettre, R. Hilberg voulait voir ce qu'on avait dit de plus juste sur lui. « Hilberg, écrivait H. G. Adler, est seulement reconnu, peut-être aussi déchiffré, mais certainement pas compris. » N'espérant pas même le faire, le rescapé avait vu juste : « En lisant cette lettre vieille de trente ans, qui, comme tous ses livres, était écrite en allemand, j'eus l'impression qu'Adler avait percé ma nature profonde. » Qu'écrivait H. G. Adler ? Plusieurs choses qui pouvaient toucher l'auteur : « Personne jusqu'ici n'a perçu ni formulé si clairement l'horrible processus dans son entier. » Ou bien : R. Hilberg appartient à « une génération accusatrice et critique non seulement envers les Allemands (comment ne l'aurait-elle pas été ?), mais envers les Juifs aussi, et toutes les nations qui se contentaient de regarder. » On a du mal à croire cependant que ces compliments, même parvenus avec tant de retard, aient pu susciter chez l'historien-politiste, alors au faîte de sa gloire, un si profond acquiescement. Sans doute H. G. Adler avait-il touché une corde plus sensible, et à deux reprises. Il avait écrit : « Ce qui m'émeut, dans ce livre, c'est la désespérance de l'auteur [...] ». Et encore : « À la fin, il ne reste rien, sinon le désespoir et le doute à propos de tout¹⁴¹. »

Florent Brayard
Centre Marc Bloch, Berlin

139 - *Ibid.*, p. 80.

140 - Hans Günther ADLER, *Theresienstadt 1941-1945. Das Antlitz einer Zwangsgemeinschaft. Geschichte, Soziologie, Psychologie*, Tübingen, Mohr, [1955] 1960, ou encore *Id.*, *Der verwal-tete Mensch. Studien zur Deportation der Juden aus Deutschland*, Tübingen, Mohr, 1974.

141 - R. HILBERG, *La politique de la mémoire*, op. cit., p. 195.